

1709

## Florida del Inca. French (Middle French).

Vega, Garcilaso de la, 1539-1616

Richelet, Pierre, 1626-1698, translator

Find similar works at: <https://stars.library.ucf.edu/floridaheritage>  
University of Central Florida Libraries <http://library.ucf.edu>

This Monographic is brought to you for free and open access by the Special Collections at STARS. It has been accepted for inclusion in Florida Heritage by an authorized administrator of STARS. For more information, please contact [STARS@ucf.edu](mailto:STARS@ucf.edu).

---

### Recommended Citation

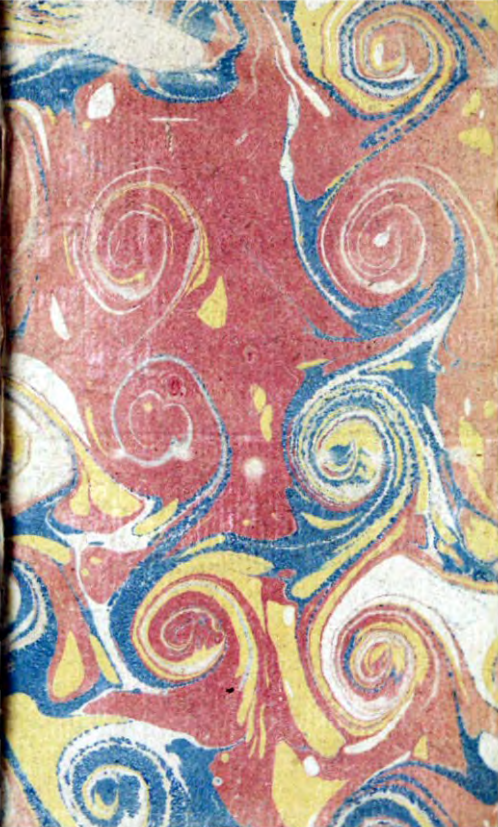
Vega, Garcilaso de la, 1539-1616 and Richelet, Pierre, 1626-1698, translator, "Florida del Inca. French (Middle French)." (1709). *Florida Heritage*. 120.  
<https://stars.library.ucf.edu/floridaheritage/120>

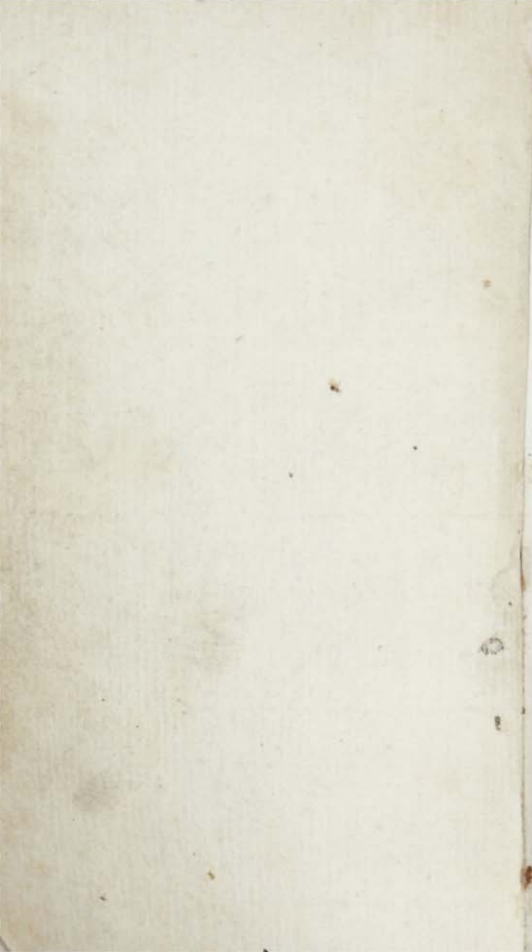


The  
William L. Bryant  
Foundation



West Indies  
Collection





HISTOIRE

DE LA

FLORIDE,

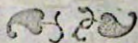
OU

RELATION

DE LA CONQUÊTE

De ce Pays par FERDINAND  
DE SOTO:

SECONDE PARTIE.



---

M. DCC. VII.





HISTOIRE  
DE LA  
FLORIDE.  
SECONDE PARTIE.  
LIVRE PREMIER.

Accueil des Espagnols en diverses Provinces  
de la Floride , avec les batailles qui  
s'y sont données.

---

CHAPITRE I.

*Comme les Caciques de Guachoulé , & d'Ichiaha\*  
reçurent les troupes.*

**L**ORS que les Espagnols eurent tra-  
versé le desert , dont j'ay parlé au  
dernier chapitre de la premiere  
Partie de cette Histoire , ils entrerent dans la

---

\*. ou Ichiaha.

LIBRARY  
BRYANT FOUNDATION  
WEST INDIES CENTER



Capitale de Guachoulé, située entre plusieurs ruisseaux qui passent de costé & d'autre de la ville, & viennent des montagnes qui sont à l'entour. Le Seigneur qui portoit le nom de sa Province, sortit de la Capitale demy-lieuë au devant des Espagnols, accompagné de cinq cens des principaux de la contrée, fort lestes à la mode du pays. Il receut en cet estat le General avec de grands témoignages d'amitié, & le mena dans sa ville qui estoit de trois cens feux; puis il le logea en sa maison qu'il avoit préparée pour cela à la consideration de la Dame de Cofaciqui; & pourveut les Espagnols de toutes les choses nécessaires. Son logis estoit sur une tertre avec une terrasse autour, où six hommes se pouvoient promener de front.

Durant quatre jours que le General sejourna dans cette place, il s'informa de la qualité du pays. Ensuite il prit la route de la Province d'Iciahah, & en faisant tous les jours cinq lieuës, il arriva le sixième à la Capitale, qui porte le nom du Cacique & de la contrée. Pour y aller il descendit le long de plusieurs ruisseaux qui passent à Guachoulé, qui se joignent à quelque distance de là, & font un fleuve si puissant, que dans la Province d'Iciahah éloigné de trente lieuës de l'autre, il est plus grand que le Guadalquivir, qui passe à Seville.

La Capitale d'Iciaha est à la pointe d'une Ile de plus de cinq lieuës. Le Cacique à l'arrivée du General sortit de cette ville, & le fut recevoir avec toutes les apparences d'une grande joye. Les Indiens qui l'accompagnoient firent la mesme chose à l'égard des autres Espagnols, & les passerent dans des barques, & sur des traîneaux qu'ils tenoient prests pour leur rendre cet office. Ils les logerent après en leurs maisons, ils les regalerent le mieux qu'ils purent, & tâcherent par toutes sortes de moyens de leur marquer leur bonne volonté. Le General s'enquît à son ordinaire de ce qu'on trouvoit de particulier dans la contrée, & le Cacique luy dit qu'à trente lieuës de la Capitale, il y avoit des mines de ce métal jaune dont il s'informoit, & que s'il vouloit y envoyer des gens, il les y feroit seurement conduire & ramener, Villabos & Silvera s'offrirent de faire le voyage, Soto y consentit, & ils partirent aussi-tôt à pied avec des Guides Indiens.

---

## C H A P I T R E II.

*Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles.*

**L**E lendemain le Cacique vint voir le General, & luy donna un fil de perles

d'environ deux brasses. Ce present sans doute eust passé pour beau, si les perles n'eussent point été percées; car elles estoient toutes égales & grosses comme des avelines. Soto en reconnoissance de cette faveur, luy donna quelques pieces de velours & de drap, qui furent particulièrement estimées de l'Indien, auquel il demanda où se faisoit la pesche des perles, il répondit qu'elle se faisoit dans sa Province. Qu'au Temple de la ville d'Iciaba, où ses ancestres estoient enterrez, il y en avoit une grande quantité, & qu'on en prendroit à discretion. Le Général repliqua qu'il luy estoit obligé, mais qu'il ne vouloit rien emporter du Temple, & qu'il n'avoit reçu son present que pour ne luy pas déplaire. Que son dessein estoit seulement de sçavoir de quelle sorte on tiroit les perles des escailles. Le Cacique reparti qu'il en feroit pescher toute la nuit, & que le lendemain matin à huit heures il auroit la satisfaction qu'il souhaitoit. Il commanda donc au même temps d'envoyer quatre batteaux à la pesche des perles, avec ordre de retourner au matin. Cependant il eut soin que l'on brûlast force bois sur le rivage, pour y faire un grand brasier, & qu'au retour des batteaux on mist les escailles dessus qui s'ouvrirent à la chaleur. On rencontra à l'ouverture des premieres, dix ou douze perles de

de la grosseur d'un poix que l'on porta au Cacique, & au General qui estoient presens, & qui les trouverent tres-belles, hormis que le feu leur avoit dérobé une partie de leur éclat.

Lors que le General eut vû ce qu'il desiroit, il retourna dîner; & incontinent après entra un soldat qui d'abord luy dit, que mangeant des huïstres que les Indiens avoient pêchées, il avoit rencontré sous sa dent une perle tres-belle & d'une couleur tres-vive, & qu'il le supplioit de la recevoir pour l'envoyer à la gouvernante de Cuba. Soto refusa civilement cette perle, & assura le soldat qu'il luy estoit aussi obligé que s'il l'acceptoit. Qu'il tâcheroit un jour de reconnoître son affection, & l'honneur qu'il faisoit à sa femme. Et que cependant il estoit d'avis qu'il conservast son présent, pour en acheter des chevaux aux Havannes. Les Espagnols qui estoient alors avec le General considererent la perle de ce soldat; & quelques-uns qui se piquoient de se connoître en pierreries, l'estimerent quatre cens ducats. Aussi elle n'avoit rien perdu de son lustre, & l'on ne s'estoit pas servi du feu pour la tirer.

Tandis que les Espagnols sejournerent dans la Capitale d'Iciaha, un cavalier qu'on appelloit Louïs de Bravo, se promenant la

lance en main sur une chaussée près du fleuve, vit passer un chien, & il luy jetta sa lance à dessein de le tuer, & de le manger faute d'autre viande. Mais il le manqua, & le coup alla donner à la temple de Juan Mateos qui peschoit à la ligne, & le tua. Bravo qui ne l'avoit pas vû, & qui ne se doutoit point de ce malheur, courut ramasser la lance, & il trouva qu'elle traversoit la teste de Mateos, le seul des troupes qui eust des cheveux blancs. C'est pourquoy ils l'appelloient leur pere, & comme ils luy portoient beaucoup de respect, sa mort les toucha sensiblement.

Tandis que ces choses se passoient, ceux qui estoient allez à la découverte retournerent au bout de dix jours, & rapporterent que les mines estoient d'un cuivre fort haut en couleur. Qu'apparemment si l'on cherchoit avec soin, on rencontreroit de l'or & de l'argent. Que du reste la terre par où ils avoient passé, estoit bonne pour le bestail, & pour le labourage. Que par les bourgs qu'ils avoient traversez, on les avoit bien reçûs, & que mesme toutes les nuits après les avoir regalez, on leur envoyoit deux jeunes filles fort jolies pour coucher avec eux. Que néanmoins ils ne les avoient point touchées, de crainte que s'ils avoient pris quelque liberté avec elles, les Barbares le lendemain ne s'en

fussent vengez sur eux à coups de flèches. Mais les Indiens en usoient peut-estre de la sorte dans la pensée de mieux divertir leurs hostes, qu'ils voyoient jeunes & vigoureux; car s'ils les avoient voulu tuer, ils le pouvoient aisément sans chercher aucun pretexte.

### C H A P I T R E III.

*Reception des Espagnols dans les Provinces  
d'Acosté & de Coça.*

**A** Prés le retour de Silvera & de Villabos, le General commanda qu'on se tint prest pour partir, & l'on décampa le jour suivant avec l'amitié des Indiens de la contrée. Les troupes marcherent le long de l'Isle, & à cinq lieuës d'Iciaha, où se fait la jonction du fleuve de cette contrée, avec celuy du pays, où l'on entroit, elles rencontrerent la Capitale d'Acosté qui porte le nom de la Province. Le Cacique les y reçût d'abord d'une maniere bien differente de son voisin, car lors qu'ils entrerent en Acosté, il y avoit plus de quinze cens hommes sur les armes, tous gens resolus & determinez à combattre, qui ne desarmerent point de tout le jour, & qui traiterent les Espagnols avec tant de fierté

& d'insolence, que plusieurs fois on fut prest d'en venir aux mains avec eux; mais le General l'empêcha pour ne point rompre la paix qu'on avoit gardée depuis la sortie d'Apalaché. On obeit, & l'on fut toute la nuit sous les armes aussi bien que les Barbares, qui le lendemain agirent avec moins de défiance & plus de civilité. Le Cacique accompagné des principaux du pays, vint obligeamment offrir du gros millet; & nos gens crurent qu'il s'estoit adouci à la recommandation du Seigneur d'Iciaha, qui l'avoit envoyé prier en leur faveur. Le General accepta les vivres & les paya. Les troupes aussi-tôt descamperent, & passerent le fleuve dans des batteaux & sur des traîneaux, ravies que les choses se fussent terminées sans combat. Elles entrèrent de là dans la Province de Coça dont les habitans vinrent au devant d'eux, & les reçurent avec affection. Ils leur fournirent aussi des vivres & des guides pour les mener d'un bourg à l'autre.

Coça est une Province de cent lieuës de traverse. La terre en est bonne, & le pays fort peuplé. Car en un seul jour sans compter les villages de costé & d'autre de la route, les Espagnols traverserent dix ou douze petites bourgades, dont les habitans leur donnoient des provisions, & mesme ceux d'un lieu les

menoient à l'autre, & les y faisoient recevoir. Ils les accompagnerent de la sorte durant leur marche, qui fut de quatre à cinq lieuës par jour; de sorte que selon la rencontre, nos gens camperent dans les villages, & quelquefois parmy les champs.

Tandis qu'ils marchoient, le Cacique qui tenoit sa cour à l'autre extremité de la Province, dépêchoit chaque jour vers le General pour le feliciter de sa venuë, & le supplier d'avancer tout à son aise; qu'il l'attendoit dans la Capitale, où il seroit bien reçu luy & toutes ses troupes. Les Espagnols après vingt-trois ou vingt-quatre jours de marche, arriverent heureusement à cõtte ville, que l'on appelloit Coça du nom du Seigneur, & de celui de la contrée. Le Cacique sur la nouvelle qu'ils approchoient, sortit une lieuë au devant d'eux, suivi de plus de mille hommes tres-bien faits & tres-lestes, avec des habillemens de peaux, dont plusieurs estoient de martres qui sentoient fort bon. Ils marchoient en ordre, vingt de front à chaque rang, avec de grandes plumes de diverses couleurs sur la teste, ce qui estoit agreable à voir.

Voilà comme les sujets de Coça reçurent les Espagnols, & leurs témoignèrent l'estime qu'ils avoient pour eux. Ensuite les uns & les autres vinrent à la Capitale, & on logea Soto



dans l'une des maisons du Cacique ; faite comme celle des autres Seigneurs de la Floride. La ville de Coça est sur le bord d'un fleuve composée de cinq cens maisons, dont le Cacique en fit abandonner la moitié pour loger commodement les troupes. Elles séjournerent environ deux jours dans ce lieu, où elles reçurent de Coça & de ses vasseaux toutes les marques d'une grande amitié.

---

#### C H A P I T R E IV.

##### *Honnesteté du Cacique Coça, & départ des troupes.*

**U**N jour après que Coça eust diné avec Soto, & se fût entretenu de la conquête du pays, & de la maniere de le peupler, il se leva, & luy fit la reverence; se tournant un peu vers les Officiers qui estoient presens. Puis il luy dit qu'à la consideration des bontez que les Espagnols luy avoient témoignées, il le supplioit que s'il cherchoit à s'establir dans le Pays, il preferast la Province de Coça aux autres. Qu'il n'avoit vû de cette contrée que les endroits les moins fertiles; mais que s'il luy plaisoit de l'envoyer visiter entièrement, il trouveroit que la terre en estoit tres-

bonne, & le séjour tres-agreable. Qu'il choisiroit la partie la meilleure, & la plus belle. Qu'il la peupleroit, & feroit bâtir des bourgs avec une ville où il tiendrait sa cour. Qu'au moins s'il luy refusoit cette grace il le conjuroit, puisque que l'hyver approchoit de le passer avec luy. Que durant ce temps il s'instruïroit à loisir de tout, & seroit seruy avec beaucoup d'affection. Le General remercia le Cacique de tant d'amitié; & luy répondit qu'il ne pouvoit s'habituer au pays, qu'il ne fust auparavant assuré de quelque port où pussent aborder les Navires d'Espagne, avec les choses necessaires à un établissement. Que lors qu'il verroit le temps favorable à une habitation, il recevroit de grand cœur son offre, & qu'il n'en perdrait point le souvenir. Que cependant il le prioit de luy conserver toujours cette bonne volonté, & que bien-tôt il retourneroit dans sa Province, où il luy obeïroit sans reserve. Le Cacique réjoüi de cette réponse, dit à Soto qu'il prenoit ses paroles pour des gages de sa promesse, & qu'il s'en souviendroit jusqu'à ce qu'il l'eust accomplie. Coça avoit alors vingt-six ou vingt-sept ans, bien fait de sa personne, spirituel, doux, sage, si honnesté, qu'on l'eust cru élevé parmy le monde poly & intelligent. Les Espagnols se rafraischirent dix ou douze

jours dans la Capitale de sa Province ; & continuerent leur voyage vers la mer. Car dès qu'ils partirent de Chovala, ils tirèrent droit à la coste, & tournerent en forme d'arc, pour arriver au port d'Achalli. Le General n'avoit ainsi résolu avec Maldonado qui devoit y mener des soldats, des troupeaux & des provisions.

Le Cacique accompagna Soto jusqu'à la frontiere de la Province, & fut suivi de beaucoup de gens de guerre de ses sujets, & d'autres Indiens de somme. Ils se rendirent au bout de cinq jours en bon ordre au bourg de Tassisse, qui est la clef de la contrée. Ce bourg estoit palissadé, revestu de fort bonnes terrasses, & presque entouré d'une riviere. Il ne reconnoissoit pas bien le Cacique, a cause d'un Seigneur voisin qui tâchoit d'en faire soulever le peuple. Toutefois Coça n'avoit point de guerre avec ce Seigneur, mais Tascaluça ; c'est ainsi que s'appelloit ce Seigneur voisin, estoit fourbe, hardy, & entreprenant, & se plailoit à brouiller. Coça qui depuis longtemps sçavoit le dessein de Tascaluça, fut fort aise d'accompagner le General jusqu'à Tassisse, tant pour le servir que pour domer de la crainte aux habitans, & les faire rentrer dans leur devoir à la faveur des Espagnols.

Tandis que les troupes sortoient de la ville

de Coça, un Chrestien qui n'estoit point Espagnol, se cacha dans cette place pour ne point suivre les autres. Mais comme il n'estoit pas considerable, on ne le trouva à dire qu'à Talisse, où l'on essaya de le faire venir, mais inutilement. Il fit dire au General qu'il vouloit demeurer avec les Indiens, & que son Capitaine l'ayant querellé, il ne le vouloit jamais voir, ny les Espagnols aussi. Là-dessus le General pria le Cacique de luy rendre ce deserteur. Mais Coça luy repartit agreablement, que puis qu'ils n'avoient pas tous voulu s'establir sur les terres, il estoit juste qu'il y en demeurast au moins quel qu'un, & qu'il en auroit un soin tout particulier. Qu'ainsi il le supplioit de luy pardonner, s'il ne contraindroit point son soldat de rejoindre les troupes. Soto alors qui considera qu'il n'obtiendrait rien du Cacique, ne le pressa pas davantage.

J'ay oublié de dire qu'un Negre fort bon Chrestien, & fort bon esclave, demeura malade à Coça, & qu'il fut recommandé au Cacique, qui promit d'en avoir soin. Ces particularitez sont de peu de consequence, mais je les raporte, afin que si quelque jour on fait la conqueste de la Floride, on puisse s'informer des habitans du pays, s'ils ne se souviennent point des estrangers qui se sont establis parmy eux.

## C H A P I T R E V.

*De quelle maniere Tascaluça reçut  
le General.*

**L**E General sejourna dix jours à Talisse ; où il s'informa des Provinces voisines , & du chemin qu'il avoit à faire. Cependant le fils de Tascaluça le vint trouver. C'estoit un jeune homme d'environ dix-huit ans ; mais si haut , qu'il surpassoit presque de la moitié du corps tous les Espagnols , & tous les Indiens de l'armée. Il avoit à sa suite plusieurs gens considerables , & venoit en qualité d'Ambassadeur offrir à Soto l'amitié de son pere , sa personne & sa Province. Soto le reçut aussi avec beaucoup de civilité, tant pour le merite particulier qu'il sembloit avoir, que pour son air qui avoit quelque chose de grand. Ensuite , comme ce jeune Seigneur apprit que le General vouloit aller voir Tascaluça , il luy dit que son Pere n'estoit qu'à douze lieues du camp , & qu'on s'y pouvoit rendre par deux chemins. Qu'il supplioit le General d'envoyer quelques soldats pour les reconnoistre , avec ordre d'aller par l'un & de retourner par l'autre. Qu'il les feroit con-

duire & ramener seurement; & qu'après on marcheroit par la route la plus agréable & la plus aisée. Villabos qui souhaitoit que la découverte fust heureuse, s'offrit d'aller avec un de ses compagnons trouver Tascaluça. A son retour les Espagnols dirent adieu à Coça & à ses sujets, & prirent le chemin que Villabos leur marqua. Ils passèrent le fleuve de Talisse sur des traîneaux & des barques; & au bout de trois jours ils arriverent à la vûe d'un petit village où les attendoit Tascaluça. Mais lors qu'il apprit qu'ils approchoient, il fut au devant d'eux, & s'arresta sur une éminence pour les mieux voir. Il estoit environné de cent des principaux de ses sujets, tous de bout, tandis qu'il estoit assis sur une chaise de bois, haute d'environ deux pieds, sans dossier, ny bras, & toute d'une piece. Prés de cette chaise il y avoit un Indien avec un enseigne de peau de chamois, traversé de trois barres d'Azur, de la figure d'un estendart de Cavalerie. Nos gens en furent surpris, parce qu'ils n'avoient pas encore vû de drapeau parmy les Indiens.

Tascaluça estoit âgé de quarante ans, ou environ, & plus haut de deux pieds que ceux qui l'accompagnoient; de sorte qu'il paroissoit un geant. Son vilage, ses épaules & le reste de son corps répondoit à cette hauteur,

& il estoit gros à proportion ; bel homme ; l'air noble & fier , le mieux pris en sa taille , & le plus grand que l'on eust encore vû dans la Floride.

Comme il attendoit Soto sur l'éminence , quelques Officiers Espagnols s'avancerent jusqu'auprès de luy , sans qu'il d'aignast les regarder , ou leur faire la moindre civilité ; & il sembloit qu'il ne les eust point apperçûs. Mais à l'arrivée du General, il se leva, & fit quinze ou vingt pas pour le recevoir. Soto de son costé mit pied à terre & l'embrassa. Ils s'entretinrent tandis que les troupes se logerent dans le bourg & aux environs. Après ils se donnerent la main, & vinrent à la maison qui estoit preparée pour le General , où le Cacique prit congé de luy , & se retira.

L'Armée se rafraichit deux jours dans le village, & le troisième elle en sortit. Tascaluca sous pretexte d'amitié & de service, la voulut accompagner durant qu'elle marcheroit sur ses terres. Si bien que Soto commanda que l'on tint prest un cheval pour ce Cacique, de même qu'on avoit fait jusques-là pour tous les autres Seigneurs Indiens ; ce que j'avois oublié à dire. Mais comme Tascaluca estoit grand , on eut de la peine à luy trouver une monture. Cependant lors que l'on eust bien cherché , on rencontra un gros cheval

Cheval de bast, on le mit dessus, après luy avoir donné un habit d'écarlatte & une cape de mesme couleur; mais il s'en falloit tres-peu que ses pieds ne touchassent à terre.

Le General réjoui, qu'enfin on eust de quoy monter le Cacique donna ses ordres pour marcher, & l'Armée fit quatre lieues chaque jour, & au troisieme elle arriva à la Capitale, que l'on appelloit Tascaluça du nom du Seigneur & de la Province. Cette ville est forte, parce qu'elle est au milieu d'une presque Isle, que forme le fleuve qui passe à Talisse, & qui est beaucoup plus grand & plus rapide à Tascaluça qu'à ce bourg. Le lendemain on traversa le fleuve, mais à cause qu'on n'avoit pas assez de traîneaux, on employa tout le jour à passer, & l'on ne put loger qu'à demy-lieuë de là dans une vallée tres-agréable. Alors les Espagnols trouverent à dire Villabos & un autre cavalier, sans qu'ils pussent sçavoir ce qu'ils estoient devenus. Ils soupçonnerent alors seulement que s'estant écartez, les Indiens les avoient tuez. Villabos en effet se plaitoit à sortir du camp & à courir le pays; mais de ces sortes de courses il n'en arrive d'ordinaire que du malheur.

On commença deslors à avoir mauvaise opinion de l'amitié de Tascaluça. Et ce qui confirma cette creance, fut que les Espagnols



témoignans aux Indiens leur étonnement de la perte de leurs camarades, les Barbares leur répondoient avec insolence, qu'ils ne leur avoient pas donné en garde, & qu'ils n'estoient pas obligez de leur en rendre compte. Le General ne voulut point pousser la chose, de crainte d'effaroucher le Cacique. Et parce qu'il crut que Villabos & son compagnon estoient tuez, il différa de vanger leur mort, jusques à ce que la fortune leur en fournist quelque occasion.

Le lendemain Soto envoya à Mauvila; qui estoit à une lieuë & demie du camp, Gonçal Quadrado Charamillo, & Diego Vasqués, cavaliers experimentez dans toutes sortes de rencontres, & leur ordonna de reconnoistre ce bourg, & de l'y attendre.

## C H A P I T R E VI.

### *Découverte d'une trahison dans Mauvila.*

**A**U mesme temps que Quadrado & son camarade furent partis, le General prit cent chevaux & autant de fantassins, pour aller à l'avant-garde avec luy & le Cacique; & donna ordre au Mestre de camp de le suivre en diligence. Neanmoins le reste de l'Armée

ne sortit que tard ; & dans la pensée qu'il n'y avoit rien à craindre , ils se répandirent de çà & de là pour chasser.

Le General arriva sur les huit heures du matin à Mauvila , qui consistoit en quatre-vingts maisons , où dans quelques-unes on pouvoit poster quinze cens hommes , dans quelques autres mille , & aux plus petites environ six cens. Ces maisons n'avoient pourtant qu'un corps de logis ; car les Indiens ne les font point autrement , & chaque corps de logis est en forme de salle avec quelques petites chambres. Au reste , comme Mauvila est une place frontiere , les maisons en estoient fortes & belles , & marquoient assez la puissance du Cacique. La plupart aussi luy appartenoient , & les autres aux principaux de ses sujets. Le bourg de Mauvila est dans une tres agréable plaine , ceint d'un rempart fort haut , palissadé de grosses pieces de bois , fichées en terre avec des soliveaux en travers par dehors , attachez par dedans avec des fortes cordes. Le haut des pieces de bois estoit enduit de terre grasse ; meslée de longue paille , ce qui remplissoit de telle sorte le vuide qui se trouvoit entre les pieces de bois , que cela paroissoit une muraille de maçonnerie. Il y avoit de cinquante pas en cinquante pas des tours capables de tenir huit hommes avec

des crenaux à quatre ou cinq pieds de terre. Il n'y avoit que deux portes à Mauvila, l'une au Levant, l'autre au Couchant, & une grande place au milieu du bourg entourée des principales maisons. Soto arriva avec le Cacique dans cette place qui est au milieu de la Ville. Tascaluca aussi-tôt mit pied à terre, & appella Ortis pour luy montrer le logis du General & de ses Officiers. Il luy dit que les valets & les autres gens de service prendroient la maison la plus proche du logis du General, & que les troupes camperoient dehors à la portée du trait, où l'on avoit fait de fort bonnes huttes. Le General fit répondre qu'il falloit attendre que son Mestre de camp l'eust joint, & la dessus le Cacique entra dans une maison, où estoit son conseil de guerre. Cependant les soldats qui s'estoient avancez avec le General demeurèrent sur la place, & envoyerent leurs chevaux hors du bourg, jusqu'à ce qu'ils eussent vû le lieu qu'on leur destinoit.

Sur ces entrefaites Quadrado qui estoit venu reconnoistre Mauvila, vint trouver le General. Il luy dit qu'il se falloit défier du Cacique; & qu'il craignoit une trahison. Qu'il y avoit dans les maisons du bourg près de dix mille hommes de guerre, tous jeunes gens, lestes & bien armez, la fleur des val-

faux de Tascaluca & des Seigneurs voisins. Que plusieurs logis estoient pleins d'armes. Qu'il n'y avoit dans Mauvila que de jeunes femmes qui pouvoient combattre, nuls enfans, & que les habitans estoient libres & sans embarras. Qu'à un quart de lieuë aux environs du bourg, ils avoient fait le dégast; ce qui faisoit connoistre qu'ils avoient envie de se battre. Que tous les matins ils sortoient en campagne, & faisoient l'exercice en tres-bon ordre. Qu'à cela il falloit ajouster la mort de Villabos avec l'orgueil des Barbares, & qu'ainsi il estoit d'avis qu'on se tint sur ses gardes. Le General commanda aussitôt, que sous main on avertist de la trahison ceux de ses gens qui estoient dans le bourg, pour se tenir prests en cas d'alarme, avec ordre à Quadrado de raconter au Mestre de camp ce qu'il avoit vû.

Carmona dit que le General fut reçu à Mauvila en grande réjouissance, & qu'à son entrée les Indiens pour mieux couvrir leur mauvais dessein, avoient ordonné plusieurs dances de femmes, ce qui estoit agréable à voir; car les Indiennes sont belles & bien faites. En effet celle que Moscoso emmena de Mauvila au Mexique, fut trouvée si charmante que les Dames Espagnols qui estoient dans ce Royaume le prierent souvent de la

leur envoyer pour la voir.

Quant au Cacique , lors qu'il fut entré dans la maison où l'attendoit son conseil , il dit à ses Capitaines qu'il n'y avoit point de temps à perdre , & qu'il falloit promptement déterminer si l'on égorgeroit les Espagnols qui estoient dans le bourg , ou si l'on attendroit qu'ils fussent tous joints. Qu'il ne doutoit point du succès de l'entreprise, quelque résolution que l'on prist ; parce qu'ils n'avoient à faire qu'à un petit nombre de lâches & de mal-adroits. Mais que pour eux, outre qu'ils se trouvoient huit contre un , ils estoient vaillans & experimentez. Qu'ils declarassent donc hardiment ce qu'ils trouvoient bon d'exécuter , & qu'il n'attendoit que cela pour perdre ses ennemis.

## C H A P I T R E VII.

*Resolution du conseil du Cacique , avec le commencement de la bataille de Mauvila.*

**L**Es opinions du conseil de Tascaluça furent partagées. Les uns soutenoient qu'on ne devoit point attendre à attaquer les Espagnols qu'ils se fussent joints , à cause que la défaite en seroit plus difficile ; Et les autres ,

qu'il seroit lâche de les attaquer lors qu'ils estoient en petit nombre. Qu'il falloit differer l'attaque jusqu'à ce qu'ils fussent tous à Mauvila ; & qu'alors il y auroit plus de gloire à les vaincre. A cela les premiers repartirent qu'on ne devoit rien hazarder, que les Espagnols estant joints, se deffendroient avec plus de vigueur, & pourroient tuer quelques Indiens. Que la mort de leurs ennemis cousteroit trop cher, si elle leur coustoit la perte de quelques-uns des leurs ; qu'ainsi il importoit de donner sans deliberer davantage. Cét avis l'emporta, & il fut resolu que l'on chercheroit pretexte de querelle, & qu'au cas que l'on en trouuast point, on ne laisseroit pas de passer outre, d'autant qu'il y avoit toujours raison de perdre ses ennemis.

Tandis que ces choses se passaient, les valets du General qui avoient appresté le dîner, l'avertirent qu'on alloit servir, & il commanda de dire à Tascaluca qui avoit toujours mangé avec luy, qu'il l'attendoit pour se mettre à table. Ortis qui avoit reçu cet ordre alla au logis du Cacique, pour le prier a dîner, mais la porte luy fut refusée, & on luy répondit que Tascaluca alloit sortir. Il retourna une seconde fois & il eut la mesme réponse ; & à la troisième il dit que Tascaluca vinst s'il luy plaisoit, & que le dîner estoit

sur table. Alors un Indien qui avoit la mine d'un Officier, repartit qu'il s'estonnoit que des brigands osassent proferer le nom de son Seigneur avec si peu de respect, & l'appeller Talcaluça, sans luy donner les titres qui luy estoient dûs. Qu'il juroit par le Soleil, que l'insolence de ces coquins leur cousteroit la vie, & qu'il falloit dès aujourd'huy commencer à les chastier. A peine cet Indien eut-il parlé, qu'il en vint un autre qui luy donna un arc & des fleches pour commencer le combat. Le Barbare renversa aussitôt les bords de sa mante sur ses épaules, appreste son arc, & se met en estat de tirer sur une troupe d'Espagnols dans la rue. Gallego qui se rencontra par hazard à un costé de la porte par où l'Indien estoit sorti, voyant cette trahison déchargea au Barbare un tel coup d'estramillon sur l'épaule, qui n'estoit couverte que de sa mante, qu'il le fendist jusques aux entrailles, & tomba mort dans le temps, qu'il alloit lâcher le trait. Ce Capitaine qui venoit d'estre tué avoit en sortant commandé aux Indiens de charger les Espagnols. C'est pourquoy ils fondirent de toutes parts & donnerent avec tant de furie sur nos gens, qu'ils les chasserent plus de cent pas hors du bourg. Neanmoins pas un Espagnol ne tourna le dos, tous combattirent & se retirerent en braves soldats.

Parmy les Barbares qui donnerent les premiers, il y avoit un jeune homme de marque âgé de dix-huit ans, qui jetta les yeux sur Gallego, & luy tira six ou sept flèches, mais inutilement, si bien que de rage de ne l'avoir ny blessé, ny tué, il le serra de près, & luy déchargea avec tant de force trois ou quatre coups de son arc sur la teste, que le sang en coula. Gallego qui previt la recharge, le perça de deux coups d'épée, & le renversa mort à ses pieds.

On se persuada que ce mort estoit fils du Capitaine Indien qui avoit perdu la vie, & que la passion de vanger la mort de son pere l'avoit attaché à Gallego avec opiniastreté. Mais ce ne fut pas ce jeune homme seul qui se battit courageusement, les autres donnerent avec la même ardeur; car ils n'avoient tous pour but que d'exterminer les Espagnols.

Les Cavaliers qui avoient envoyé leurs chevaux hors de Mauvila, coururent promptement les reprendre. Les plus vistes monterent dessus, les autres n'en eurent pas le loisir, & leur couperent les longes, afin qu'ils pussent échaper à la fureur des Barbares; mais les derniers qui ne purent ny les monter, ny les mettre en liberté, les virent percer à grand coups de flèches. Car les Indiens qui avoient fait deux bataillons donnerent vigoureusement,



les uns sur les Espagnols , & les autres sur les chevaux & le bagage qui estoit là. Ensuite ils porterent le butin dans leur maison , & il ne resta aux Espagnols que la vie qu'ils defendirent en gens de cœur. Ils firent en effet dans cette rencontre tout ce que de braves soldats pouvoient faire.

---

## C H A P I T R E   V I I I .

### *Suite de la bataille de Mauvila,*

**L** Es Cavaliers qui estoient montez à cheval s'estant joints à d'autres qui arriuoient à la file , s'opposent à la furie des Barbares ; & s'avancent pour secourir l'Infanterie qui en estoit pressée ; les ennemis se relaschent peu à peu , les nostres se rassemblent & font deux gros , l'un d'Infanterie , & l'autre de Cavalerie. Ensuite ils fondent sur les Indiens avec tant d'ordre & de courage, qu'ils les repoussent jusques dans leurs fortifications, où ils seroient entrez pelle-messe , si ceux qui estoient dedans n'eussent fait pleuvoir de toutes parts des flèches & des pierres. C'est pourquoy nos gens se retirerent , & les Indiens sortirent si promptement, que plusieurs se jetterent à bas des murailles , & approcherent

Les Espagnol de si près ; qu'ils se faïsirent des lances de quelques Cavaliers. Cependant ils ne remporterent aucun avantage ; nos soldats qui se battoient en bon ordre les ayant adroitement attirez à plus de deux cens pas du bourg , redoublerent leurs efforts , & les y recognerent vertement. Mais comme de dessus leurs terrasses , les Barbares incommodoient les nostres , on eut recours aux ruses pour les obliger à sortir , & donner lieu aux Cavaliers de les percer. On fit donc plusieurs feintes pour les attirer , & comme elles reüssirent on les repoussa plusieurs fois ; mais ce ne fut pas sans perte de part & d'autre. Car ils souüenoient & attaquoient vivement nos gens.

Le Capitaine Gallego parmy les escarmouches , estoit suivi d'un Dominicain bien monté qui estoit son frere , & qui le prioit d'accepter son cheval. Mais le Capitaine qui se trouvoit des premiers dans le combat , & qui aimoit l'honneur avec passion , ne voulut jamais quitter son rang. Cependant son frere qui piquoit & d'autre après luy , fut tiré par un Indien , qui le blessa legerement à l'épaule , parce qu'il avoit deux capuchons avec un grand chapeau de feutre qui flottoient dessus.

Il y eut dans ces attaques quantité de morts & de blessez. Entre autres mourut Dom

Carlos Henriquez, qui avoit épousé la Niece du General, & qui estoit aimé de toute l'armée. Ce cavalier parmy beaucoup d'excellentes qualitez estoit genereux envers tout le monde, & fort brave de sa personne. Rien ne toucha plus les Espagnols, que sa mort qui arriva en cette sorte. Son cheval dans la dernière attaque eut un coup de flèche au poitrail, & aussitôt Henriquez se courba pour l'arracher; mais comme il tournoit un peu la teste sur l'espaule gauche, il découvrit la gorge, & reçût en cet endroit un coup de flèche armée de pierre à fusil. Il en tomba par terre, & mourut le lendemain.

Voilà comme les Espagnols & les Indiens se battoient, mais il en perit plus du costé des Barbares, parce qu'ils n'avoient point d'armes défensives. Aussi après qu'ils eurent reconnu que les chevaux leur enlevoient la victoire, ils se retirèrent dans le bourg, dont ils fermerent les portes, resolu de mourir tous sur leurs remparts les armes à la main. Le General commanda en mesme temps aux Cavaliers de mettre pied à terre, parce qu'ils estoient mieux armez que les fantassins, avec ordre de prendre des boucliers & des haches, & d'aller teste baissée, enfoncer les portes de Mauvila; ce qu'ils firent courageusement, mais non pas sans estre maltraitez. Ils entrèrent donc

donc dans ce bourg ; & cependant les fantasins qui estoient aux environs y accoururent en grande foule. Mais comme ils ne purent tous passer par les portes , à cause qu'elles estoient estroites & que d'ailleurs ils ne vouloient pas perdre l'occasion d'acquérir de l'honneur dans le combat , ils sapperent à grands coups de haches un endroit de palissade , & entrèrent dans le bourg l'espée à la main au secours de leurs camarades. Alors les Indiens qui virent leurs ennemis maîtres de la ville , combattirent en desesperez au milieu des ruës , & des ramparts , d'où ils incommoderent fort nos gens ; de sorte que pour empêcher que ces Barbares ne les prissent en queue , & ne regagnassent les maisons dont on s'estoit emparé , ils y mirent le feu , & parce qu'elles n'estoient que de paille , on ne vit en un moment que flamme & fumée , ce qui servit encore à augmenter le nombre des morts & des blesez.

Aussi-tôt que les Indiens furent retirez dans le bourg , plusieurs d'entre eux coururent pour piller le logis du General , mais ils y trouverent des gens qui les repousserent , trois arbalestriers , un Indien bien arme amy des Espagnols , avec deux Prestres , autant d'esclaves , & cinq gardes de Soto. Tandis que les Ecclesiastiques prioient , les autres com-

battoient courageusement. Si bien que les ennemis ne pouvans gagner la porte de la maison, essaierent d'entrer par le toict, & y firent des ouvertures en trois ou quatre endroits, mais les arbalestriers percerent tous ceux qui se presenterent. Cependant le General & ses gens arrivent, ils donnent sur les Barbares qui assiegeoient la maison, les mettent en fuite, & delivrent ceux qui estoient dedans.

Ensuite le General qui s'estoit déjà battu quatre heures à pied, sort du bourg, monte à cheval pour redoubler la frayeur des Indiens & le courage des soldats. Après il rentre dans Mauvila accompagné de Tovar, & criant S. Jacques; ils se font jour à travers les ennemis, les mettent en desordre, & les percent à grands coups de lance.

Comme dans la meslée Soto se dressoit sur les estriers pour percer un Indien, il fut tiré par derriere; la flèche rompit sa cotte de maille, & luy entra assez avant dans la fesse. Néanmoins, de peur que la blessure n'abatist le courage de ses gens, & ne relevast celuy des Barbares, il dissimula le coup qu'il avoit reçu, & n'arracha point la flèche, si bien qu'il ne put s'asseoir. Mais il ne laissa pas de se battre vaillamment jusques à la fin du combat qui dura cinq heures. Certes cette action seule

marque assez son cœur & son adresse à cheval.

Tovar eut aussi un coup de flèche, qui perça sa lance de part & d'autre au dessus de la poignée, mais à cause que le bois en estoit bon, le trait ne fit que son trou; de sorte qu'après que la flèche fut coupée, le cavalier se servit de sa lance comme à l'ordinaire. Ce coup est de peu d'importance, toutefois je le raporte, à cause qu'il en arrive assez rarement de semblables.

Cependant le feu qu'on avoit mis aux maisons augmentoit de plus en plus, & incommodoit les Barbares jusques sur leurs remparts, d'où la plupart combattoient; c'est pourquoy ils furent contraints de les abandonner. Le feu qu'on mettoit aux portes des logis faisoit aussi de grands maux n'ayant qu'une seule porte, ceux qui estoient dedans ne pouvoient sortir, & ils brusloient malheureusement. Plusieurs Indiennes qui se trouverent enfermées dans des maisons où le feu estoit aux portes, perirent toutes de cette maniere là. Le feu n'excitoit pas moins de desordre dans les rues qu'aux autres lieux. Quelquefois le vent chassoit la flamme avec la fumée sur les Indiens, & favorisoit les Espagnols, & quelquefois au contraire; si bien que les ennemis regagnoient ce qu'ils avoient

perdu , & il se tuoit de part & d'autre beaucoup de monde.

Un si fâcheux combat s'opiniastra pendant sept heures , & dura jusques à quatre après midy. Alors comme les Barbares virent le nombre des gens qu'ils avoient perdu par le feu & par le fer , & que leurs forces commençoient à s'affoiblir , & celles de leurs ennemis à croistre , ils implorerent le secours des femmes , & les porterent à vanger la mort de plusieurs braves Indiens, ou à perir toutes genereusement.

Lors qu'on appella les femmes au secours, quelqu'unes combattoient déjà au costé de leurs maris : mais si-tôt qu'elles furent commandées , elles accoururent en foule , les unes avec des arcs & des flèches , & les autres avec des épées , des pertuisannes & des lances , que les Espagnols avoient laissé tomber dans les ruës , & dont elles se servirent adroitement. Elles se mirent toutes à la teste des Indiens , & pleines de colere & de dépit affronterent le peril , & firent voir un courage au dessus de leur sexe. Mais comme les Espagnols virent qu'ils ne se battoient presque plus que contre des femmes , & que ces braves Indiennes songeoient plutôt à mourir qu'à vaincre, ils les esparagnerent tellement qu'ils n'en blessèrent pas une.

Cependant l'arrière-garde qui avançoit, & qui se divertissoit dans la marche, entendit le bruit des tambours & le son des trompettes; & se doutant de ce qui estoit arrivé, elle marcha promptement & en bon ordre; si bien qu'elle vint encore à temps pour donner secours. Mais à peine furent-ils arrivez, que Diego de Soto Neveu du General, aprit la mort de Don Carlos son cousin, & comme il l'aimoit extrêmement, il la voulut vanger. Il se jette en bas de son cheval, prend une rondache, met l'épée à la main, & entre dans le bourg au plus fort de la meslée. Il y reçût aussi-tôt un coup de flèche qui luy enfonça l'œil au derriere de la teste, il en tomba par terre, & languit jusqu'au lendemain, qu'il mourut sans qu'on luy pust arracher la flèche. Ce malheur fut sensible à toute l'Armée, & sur tout au General; Diego de Soto estoit un Cavalier vrayement digne d'estre son Neveu.

La bataille ne fut pas moins sanglante à la campagne que dans le bourg. Au mesme moment que les Indiens eurent reconnu que leur nombre leur nuisoit, dans un aussi petit lieu que Mauvila, à cause que leur adresse estoit presque inutile, plusieurs se coulerent en bas du rempart & gagnerent la campagne, où ils se battirent en gens de courage. Neanmoins ils n'y eurent pas plus de bonheur que dans le



bourg. L'avantage qu'ils remportèrent sur les fantassins, les Cavaliers l'avoient sur eux, & les perçoient aisément à coups de lances; parce que les Barbares n'avoient point de piques. On les rompit aussi plusieurs fois; & comme alors l'arrière-garde avoit rejoint Soto, on les mit enfin en déroute, & il s'en sauva fort peu.

En ce temps là que le Soleil s'alloit coucher, & que les cris & le bruit de ceux qui se battoient dans Mauvila redoubloient, il y entra une partie des Cavaliers. Jusques là personne hormis Soto & Tovar, n'y estoit encore entré à Cheval pour combattre, car on n'y pouvoit commodément manier les chevaux. C'est pourquoy dès que les Cavaliers y furent, ils partagerent en plusieurs petites escadres, & coururent par toutes les rues, où ils tuerent plusieurs Indiens. Douze de ces Cavaliers piquerent par la grande rue, où il y avoit un bataillon d'hommes & de femmes, que le desespoir forçoit à se battre. Ces Cavaliers les prirent en queue, & lors qu'ils les eurent rompus ils les poussèrent vertement, renverserent mesme pesle-mesle plusieurs de nos gens qui combattoient à pied, & tuerent ces braves Indiens, qui moururent presque tous les armes à la main, preferant la mort à la servitude. Ce fut par ce dernier

combat qui se donna le jour de S. Luc de l'année mille cinq cens quarante , que les Espagnols après s'estre battus neuf heures entieres sans relasche , acheverent de triompher entierement de leurs ennemis.

---

## C H A P I T R E IX.

*De quelques particularitez touchant la bataille.*

**L**ors que les Indiens attaquèrent si courageusement nos gens , qu'ils les chasserent de Mauvila , un Espagnol de fort peu de consideration , prit la fuite , & comme il se fut tiré de peril il tomba par terre , & se releva aussi-tôt. Cependant parce qu'il ne pensoit pas estre tout à fait sauvé , il se remit à fuir & tomba ; ce qui parut surprenant , on le trouva mort sans apparence de coup , ny de blessure , & l'on crut que la peur l'avoit fait mourir. Voilà une des choses qui arriva pendant la bataille , & voicy ce qui avint immédiatement après. Men-Rodriguez Cavalier Portugais , qui avoit fort bien servi en Afrique , & sur les frontieres de Portugal , combatit presque tout le jour , & fit de tres-belles actions ; mais après la bataille lors qu'il eut mis

piéd à terre , il demeura immobile sans pouvoir parler ny manger, & mourut en cet estat là au bout de trois jours , quoy qu'il n'eust reçû ny coup ny blessure. On crut que les efforts extraordinaires qu'il avoit faits contre les Barbares , luy avoient causé cet accident, & l'on disoit qu'il estoit mort de trop de cœur. Du reste après la bataille il se trouva dans Mauvila un Indien qui avoit chargé les Espagnols avec tant de furie , que durant la chaleur du combat il ne s'estoit pas apperçû du carnage que l'on avoit fait de ses compagnons; mais comme la rage avec laquelle il se battoit fut passée , & qu'il reconnut le peril où il estoit , avec le malheur de son party , il gagna en diligence le rempart, pour tâcher de se sauver à la campagne. Toutefois voyant la Cavalerie & l'Infanterie Espagnoles répandues çà & là , il perdit toute esperance d'échaper. Il oste la corde de son arc, en attache un bout à une branche d'arbre , que l'on avoit laissé entre les pieces de bois du rempart, & l'autre à son cou , & se laisse tomber du haut du rempart en bas , & s'étrangle. Quelques soldats coururent à son secours , mais quand ils arriverent il estoit mort. Cette action fait voir le courage & le desespoir des Indiens , puisqu'il seul qui s'estoit sauvé du combat, aimoit mieux se faire perir luy-mesme , que de

tomber au pouvoir de ses ennemis.

---

## C H A P I T R E X.

*Estat des Espagnols après la bataille,*

**L**E jour de la bataille le General fit rendre aux morts les derniers devoirs ; & le lendemain il eut soin de faire panser tous les bleffez. Mais il y en mourut plusieurs auparavant ; car on trouva dix-sept cens soixante-dix blessures dangereuses, les unes à la poitrine , les autres à la teste, sans parler des blessures legeres, dont le nombre ne se scauroit dire. Il n'y eut presque aucun soldat qui fust bleffé, & quelquefois de dix ou douze coups. C'est pourquoy il eut fallu plusieurs Chirurgiens ; néanmoins il n'y en avoit qu'un , fort lent , & fort mal habile. D'ailleurs toutes choses manquoient , huile, bandes , charpie, habits ; parce que les Indiens avoient enlevé le bagage , & que le feu avoit tout consumé. Il n'y avoit aussi ny hutte pour se mettre à couvert la nuit , ny vivres pour se rafraichir. Les soldats mesmes ne pouvoient en aller chercher , à cause de l'obscurité & de leurs blessures. De forte que n'esperant aucun soulagement des hommes , ils implorerent le secours du Ciel,

& reconnurent que par les prieres , leurs forces & leurs courages s'augmentoient peu à peu. Ainsi ils se tirerent glorieusement de l'état déplorable où la fortune de la guerre les avoit reduits. Les moins blesez eurent d'abord soin de ceux , dont les coups estoient mortels. Les uns apporterent de la paille, les autres quelques branchages des huttes , que les Indiens avoient faites hors du bourg , & en firent des loges qu'ils appuyerent au rempart, sous lesquelles ils mirent les malades. Plusieurs ouvrirent les corps des Barbares tuez , dont ils tirerent la graisse & en compolerent un onguent pour les blessures. Quelques-uns prirent les chemises de leurs compagnons morts , & se dépouillerent mesme des leurs pour en faire des bandages & de la charpie, & garderent celles de lin pour les blessures dangereuses ; car les playes legeres se pansoient avec du gros linge , & des doublures de haut de chausses. D'autres écorcherent les chevaux qu'on avoit tuez , & en donnoient la chair aux plus foibles , & le reste estoit sous les armes , pour faire teste à l'ennemy au cas qu'il parust. Voilà comme les Espagnols se rendirent tous service les uns aux autres durant quatre jours qu'ils panserent les blessures mortelles ; & cependant ils perdirent vingt-deux de leurs camarades faute d'estre bien

traitez. De sorte qu'avec treize qui expirèrent immédiatement après le combat, & quarante-sept qui furent tuez, dont dix-huit périrent de coups de fleches à la teste, il en mourut quatre-vingts & deux, sans conter quarante-cinq chevaux que l'on regretta, comme la principale force de l'Armée.

## CHAPITRE XI.

### *Indiens morts à la bataille.*

**L**Es Indiens perdirent près d'onze mille personnes dans la bataille. On en tua aux environs de Mauvila plus de deux mille cinq cens parmy lesquelles estoit le fils du Cacique, & dans le bourg plus de trois mille; outre un pareil nombre qui fut bruslé. Car dans une seule maison il y eut mille femmes d'estouffées par le feu; ce qui attiroit la compassion de tout le monde. A quatre lieuës autour de la ville, parmy les bois dans les ruisseaux, & autres endroits semblables, les soldats qui allerent en party, trouverent plus de deux mille Barbares; les uns morts, & les autres blesez, qui faisoient tout retentir de leurs cris. Mais on ne put sçavoir ce que le Cacique estoit devenu. Les uns asseuroient qu'il avoit lâché

ment pris la fuite, & les autres qu'il s'estoit  
brulé. Aussi meritoit-il bien le feu, parce  
qu'il avoit causé tout le malheur arrivé de part  
& d'autre. En effet, des qu'il apprit que les  
Espagnols devoient passer sur ses terres, il  
resolut de les y exterminer. C'est pourquoy  
avant qu'ils y entraissent, il envoya son fils  
accompagné de quelques-uns de ses sujets  
vers le General; afin que sous pretexte de  
paix, ils observassent la conduite des Espa-  
gnols dans la guerre, & que sur leur rapport  
il prist des mesures pour faire reüssir ses des-  
seins. On apprit aussi qu'un jour comme les  
habitans de Talisse se plaignoient à luy, que  
leur Cacique les obligeoit à donner aux Es-  
pagnols des hommes & des femmes pour es-  
claves; il luy dit qu'il luy pouvoient obeir  
sans repugnance, que bien-tôt il leur ren-  
voyeroit leurs gens & les Espagnols mesme,  
dont ils se pourroient servir à cultiver la terre.  
Les Indiens que nos gens prirent a la bataille  
confirmerent la mesme chose. Qu'à la per-  
suasion de Tascaluca, les habitans s'estoient  
assemblez dans la vüe de tuer les Chrestiens.  
Que pour elles, la pluspart sous de grandes  
promesses seulement avoient esté attirées des  
Provinces voisines. Qu'aux unes on devoit  
fares present des capes d'ecarlatte, de jupes  
de latin & de velours, afin de paroistre à la  
dance

dance & aux festes publiques ; & qu'aux autres on estoit convenu de donner des chevaux pour se promener devant les Espagnols. Quelques-unes dirent qu'on leur avoit promis plusieurs soldats pour esclaves , & toutes declarerent le nombre qu'elles en devoient avoir. Que comme plusieurs d'elles avoient leurs maris , elles estoient venuës par leur ordre ; & les autres à la sollicitation de leurs parens , qui leur avoient fait esperer qu'elles verroient de grandes rejouissances , pour rendre graces au Soleil de la deffaite de leurs ennemis. Enfin quelques-unes avoüerent qu'elles s'estoient trouvées à la bataille à la priere de leurs galands , qui avoient souhaité avec passion qu'elles fussent témoins de leur valeur. Ce qui fait assez connoistre qu'il y avoit longtemps que Tascaluca meditoit sa trahison. Mais elle luy fut fatale aussi bien qu'aux Espagnols , qui sans conter les choses dont j'ay parlé , perdirent plusieurs calices , plusieurs paremens d'Autels , des chasubles & autres ornemens , le vin & quelques mesures de farine de froment , que l'on gardoit pour dire la Messe. De sorte que ne pouvant l'oüir, les Ecclesiastiques & les Religieux qui suivoient l'Armée s'assemblerent pour sçavoir si l'on pourroit consacrer avec du pain de gros millet. Mais tout convinrent qu'il falloit du



pain de pur froment, & de veritable vin.  
 Comme donc l'on ne consacra plus, on dressa tous les Dimanches & toutes les Fêtes un Autel, puis un Prestre s'habilloit d'une espece de chasuble de chamois, & disoit l'*Introite* avec les autres prieres de la Messe, sans consecration, & les Espagnols appelloient cela une Messe seiche. Celuy qui la celebroit, ou bien quelque autre Ecclesiastique expliquoit l'Evangile, & l'accompagnoit d'une prompte exhortation. Ainsi nos gens se consoloient un peu de ne pouvoir adorer Jesus-Christ sous les especes du pain & du vin. Mais ce qui leur donna du déplaisir, fut qu'ils demurerent dans cet estat plus de trois ans; & jusqu'à ce que sortant de la Floride, ils entrerent dans les terres des Chrestiens.

---

## C H A P I T R E XII.

*Conduite des troupes après la bataille, avec  
 la mutinerie de quelques soldats.*

**L**Es Espagnols furent huit jours aux loges qu'ils avoient faites autour du rempart de Mauvila, & quinze autres à se faire panser dans les huttes, que les Indiens leur avoient preparées. Cependant ceux qui se portoient

Le mieux allerent quatre lieuës à la ronde chercher des vivres par les villages, où ils trouverent force millet, & beaucoup d'Indiens bleſſez, ſans qu'ils rencontraſſent perſonne qui en euſt ſoin. Ils apprirent ſeulement que la nuit il venoit des gens les traiter, & que le jour il ſe retiroient dans les foreſts. Nos ſoldats touchez de compaſſion partagerent leurs vivres avec ces pauvres Barbares. Mais comme les autres Indiens eſtoient cachez & que l'on vouloit ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans le pays, les Cavaliers coururent çà & là pour faire quelques priſonniers, & prirent dix-huit ou vingt Indiens. Ils leur demanderent d'abord ſi l'on ſ'aſſembloit pour venir attaquer les troupes; & ils répondirent, que les plus braves des leurs ayant eſté tuez à la bataille, il ny avoit plus perſonne qui puſt prendre les armes. On crut cela ſans aucune peine; car tandis que les Eſpagnols ſejoignerent aux environs de Mauvila, ils eurent ce bonheur dans leur miſere; que les ennemis ne leur donnerent point d'alarme; ce qui les eut fort incommodez dans l'eſtat où ils étoient.

Durant ces choſes Soto apprit que Maldonado & Arias amenoient des navires, & qu'ils découvroient heureuſement la coſte. Il ſçût auſſi des priſonniers, que la mer & la Province

d'Achussi où il souhaitoit d'aller, n'estoient pas à trente lieuës de Mauvila. Ces nouvelles le réjouïrent, dans l'esperance de mettre fin à son voyage, & de s'establir en Achussi. Car il avoit resolu de bâtir une ville au port, qui porte le nom de cette Province, où il recevroit tous les navires, & d'en faire un autre vingt lieuës dans le pays, pour obliger les habitans d'embrasser la foy Catholique, & les reduire peu à peu sous la domination d'Espagne.

En consideration d'une si bonne nouvelle, & sur ce que l'on pouvoit aisément aller du camp, en Achussi; le General donna la liberté au Cacique de cette Province, lequel depuis quelque temps il retenoit auprès de sa personne fort civilement. Il le pria de luy conserver l'honneur de son amitié, & après luy avoir dit qu'il ne l'avoit pas plütoft renvoyé, dans la crainte qu'estant fort esloigné de son pays, il ne luy arrivast par le chemin quelque malheur, il l'asleura que les Espagnols ne tarderoient point à se rendre sur ses terres. Le Cacique témoigna beaucoup de joye de cela, & après quelques complimens qu'il fit à Soto, sur la maniere dont il l'avoit traité, il luy promit qu'il tâcheroit de répondre par ses services aux obligations qu'il luy avoit, & là dessus il prit la route d'Achussi. Cependant, la dis-

corde, cette peste des nations & des armées, destruisit tous les desseins que le General avoit formez, de peupler cette Province. Car dans les troupes comme il se rencontroit des soldats qui avoient aidé à conquerir le Perou, & que repassant en leur esprit les richesses que l'on y avoit gagnées, il consideroient qu'il n'y avoit rien de semblable à esperer dans la Floride, il leur estoit impossible de se résoudre à s'y establir. D'ailleurs rebutez des fatigues, & épouvantez de la dernière bataille, ils disoient qu'on devoit desesperer de dompter jamais des peuples aussi fiers & aussi belliqueux, que les habitans des vastes regions qu'ils découvroient tous les jours. Que ces Barbares aimoient avec trop de passion leur liberté, & qu'ils perdroient plutôt la vie que de se soumettre sous le joug des Espagnols. Qu'après tout, les plus fertiles de leurs contrées ne valoient pas la peine que l'on se consumast malheureusement. Et puisque l'on n'y trouvoit ny or ny argent, qu'il falloit quand on seroit arrivé à la coste prendre la route du Perou & du Mexique, où il seroit facile à tout le monde de faire une fortune considerable. Ces discours furent raportez aux General; mais ne voulant pas y ajoûter foy, s'il ne les entendoit luy-mesme, il se mit la nuit à roder tout seul en habit déguisé. Il ouït qu'un

Treforier \* des troupes avec quelques autres, protestoient qu'à leur arrivée au port d'Achulli, s'ils trouvoient des vaisseaux ils feroient voile vers la nouvelle Espagne, & qu'ils estoient las de se sacrifier pour conquerir un miserable pays. Ces paroles toucherent Soto, dans la creance qu'à la premiere rencontre, son armée se dissiperoit. Qu'il auroit le mesme malheur en ses desseins, que Piçarre dans la conquete du Perou, qui demeura seulement avec treize soldats dans l'Isle de Gorgonne. Et qu'après il luy seroit impossible de lever de nouvelles troupes; parce qu'il auroit perdu sa peine, son autorité, son honneur; enfin ses biens. Toutes ces considerations obligerent le General qui estoit jaloux de sa gloire, à prendre des resolutions precipitées & pleines de desesperoir. C'est pourquoy de crainte que ses soldats n'exécutassent ce qu'il leur avoit entendu dire, il donna ses ordres en diligence & avec adresse, pour avancer dans le pays, desirant de s'éloigner de la coste, & d'oster aux mécontents les moyens de luy ravir l'honneur, & de faire mutiner le reste de son Armée. Mais cette conduite fut la cause & le commencement de sa perte, & depuis il eut toujours du malheur. Car fâché de voir tous

---

\* Juan Caitan.

ses desseins inutiles, & son esperance trahie, il erra comme par dépit de coste & d'autre, jusques à ce qu'il perdit par sa mort tout le fruit de ses travaux, ses biens, & la gloire d'avoir manqué à fonder un Royaume, pour l'augmentation de la foy & de la Couronne d'Espagne. Neanmoins, si au lieu de s'écarter de la coste; il eust d'abord pris le conseil de ses sages amis, & châtié les principaux auteurs de la mutinerie, il eust retenu sans peine les autres dans le devoir, & terminé heureusement son entreprise. Mais comme il ne suivit que sa passion, il manqua en une chose qui luy estoit de la dernière consequence. Ainsi quiconque neglige de consulter ses amis, lors qu'il le faut, réussit souvent fort mal en ses affaires.

### C H A P I T R E XIII.

#### *Des femmes Indiennes adulteres.*

**A** Vant que de sortir de la Province de Tascaluça, il est à propos de rapporter la maniere dont les loix de ce pays, & de la contrée de Coça, punissent les femmes adulteres. Il y a dans cette dernière Province une loy qui ordonne, sur peine de la vie, que si

quelqu'un a des indices suffisans pour croire qu'une femme soit adultere ; il ait à s'en éclaircir, & à l'accuser auprès du Cacique, ou en son absence, auprès des Juges du lieu. Ces Juges sur le rapport qui leur est fait, informent seerètement contre la personne accusée, & s'en saisissent s'ils la trouvent coupable. Puis à la premiere feste, ils commandent qu'on publie que les habitans ayent à se rendre, au sortir de leur dîner, dans un certain lieu hors du village ; & que là ils se rangent tous en haye. Après viennent les Juges dont deux se placent à un bout de cette file, & deux à l'autre. Les premiers ordonne qu'on leur amene la femme adultere ; & alors ils disent à son mary qui est present, qu'elle est convaincuë de mauvaise vie, & qu'il la traite selon la rigueur de la loy. Le mary la dépouille toute nuë, & la rase avec une espee de rasoir \* de pierre à fudik, chastiment honteux, & ordinaire parmi les Nations du nouveau monde. Ensuite pour marque qu'il la repudie, il se retire avec les habits de sa femme, & l'abandonne au pouvoir des Juges. Deux commandent aussi-tôt à la criminelle de passer pardevant les personnes qui sont en haye, & d'aller declarer son crime aux deux autres Officiers,

---

\* Les Indiens n'ont pas encore l'usage des ciseaux.

Elle obeit , & dès qu'elle les approche , elle leur dit qu'elle est convaincuë d'adultere , & condamnée à la peine, dont les loix punissent ce crime. Qu'on l'envoye vers eux , afin qu'ils fassent d'elle ce qu'il leur plaira pour le bien de la Province. Les Juges la renvoyent incontinent avec cette réponse , qu'il est raisonnable que les loix qu'on a faites dans la vûë de conserver l'honnesteté publique soient inviolablement observées. Qu'ainsi ils confirment la sentence que l'on a renduë contre elle , & luy ordonnent à l'avenir de ne plus retomber dans sa faute. Là dessus elle s'en retourne vers les premiers Juges , & les gens qui sont en haye la sifflent , & tâchent à force d'injures d'augmenter sa honte. Cependant le peuple qui vient en foule , & qui la voit toute nuë , fait des cris après elle. Les uns luy jettent des mottes de terre , les autres de la paille , & d'autres de vieux drapeaux , des morceaux de nattes & autres choses semblables ; la loy le commande de la sorte , & on ne regarde cette pauvre femme que comme la honte de son sexe. Après tous ces maux , les Juges la bannissent de la contrée , & la mettent entre les mains de ses parens avec ordre , sur peine de punition exemplaire , de ne luy donner point d'entrée dans aucun endroit de la Province. Les parens la reçoivent , & si



tôt qu'il l'on couverte d'une mante, ils l'emmenent en un lieu où elle n'est vûë de pas un Indien du pays ; & au mesme temps les Juges permettent au mary de prendre une autre femme. Voilà comme l'on punit en Coça les Indiennes qui violent la foy qu'elles doivent à ceux qui les épousent ; mais dans la Province de Tascaluça , on les chastie encore avec plus de rigueur. La loy de cette contrée ordonne , que si à heure induë on voit quelqu'un entrer & sortir trois ou quatre fois d'une maison , & que l'on soupçonne d'adultere la maistresse du logis , on est obligé selon la religion du pays d'avertir le mary de la conduite de sa femme , & de prouver par trois ou quatre témoins qu'on n'avance rien que de veritable. Le mary au mesme temps assemble les témoins , & les interroge l'un après l'autre avec d'horribles imprecations contre celuy qui ment , & de grandes benedictions en faveur de celuy qui découvre la verité.

Après s'il trouve sa femme suffisamment convaincuë d'avoir faussé sa foy , il la mene hors du bourg , l'attache à un arbre , ou à un pieu qu'il fiche en terre , & la tuë à coups de flèches. Ensuite il va trouver le Cacique , ou en son absence la Justice du lieu. Il leur dit qu'en un tel endroit hors du village , il vient d'oster la vie à sa femme sur le rapport qu'elle

estoit tombée en adultere. Qu'il supplie qu'on mande les accusateurs, afin que si le crime dont ils l'ont chargée est vray, il soit absous dans les formes, & qu'au contraire il reçoive la punition ordonnée par la loy de la Province. En ce cas la loy commande que les parens de la femme tuent le mary à coups de flèches. Qu'il soit la proye des chiens & des oyseaux; & la femme pour marque de son innocence honorablement enterrée. Que si les témoins persistent en leur deposition, & ne se contredisent point, en un mot, s'ils verifient par de bons indices le crime dont il s'agit, on absout le mary avec la liberté de prendre femme, & défense sur peine de la vie aux parens de la criminelle, de luy arracher une seule flèche du corps, & n'y mesme de l'enterrer; parce qu'il faut qu'elle serve d'exemple, & soit mangée des bestes. On voit par là que dans toute la Floride on punit fort rigoureusement les femmes adulteres. Mais on n'a pû sçavoir de quelle sorte on y chastioit les hommes qui débauchent les femmes d'autrui. Les loix peut-estre les y favorisent comme parmy les autres nations. Il me souvient là dessus de ce que disoit un jour une Dame de ma connoissance, que les hommes s'estoient seulement confiderez, lors qu'ils avoient fait les loix contre l'adultere, & que la crainte qu'ils ont

sans fondement de l'infidélité des femmes, les avoit obligez à les traiter cruellement. Mais que si les personnes de son sexe avoient ordonné des peines contre ce crime ; elles s'y seroient gouvernées sans passion & avec tant de prudence, que l'on n'auroit eu de part ny d'autre aucun sujet de se plaindre.

## C H A P I T R E X I V.

*Entrée des Espagnols dans la Province de Chicaça.*

Pour revenir à Soto, après que les Espagnols eurent demeuré vingt-quatre jours aux environs de Mauvila, & recouvert assez de forces pour passer outre, ils sortirent de Tascaluca, & arriverent au bout de trois jours dans la Province de Chicaça par des lieux dépeuplez, mais fort agreables. Le premier bourg qu'ils trouverent du costé qu'ils avançaient estoit sur un fleuve, grand, profond, & haut de bord. Le General aussitost dépêcha dans le village pour demander alliance, mais on répondit fierement qu'on vouloit la guerre. En effet, lors que nos gens s'approcherent de ce lieu, un bataillon d'environ quinze cens hommes vint les attaquer. Toutefois, après quelques escarmouches les ennemis plierent,

&

& se retirèrent avec ce qu'ils avoient de meilleur vers le fleuve, dans le dessein d'en défendre le passage. Nos gens les poussent vertement; si bien que les uns se jettent dans l'eau, les autres la passent en nacelles, & plusieurs à nage, & rejoignent leurs troupes, qui faisoient bien huit mille hommes. Elles bordoient l'autre costé du fleuve environ deux lieues de long, & travailloient courageusement pour empêcher que l'on ne le traversast. Car la nuit ils le passaient en bateaux, & venoient donner sur les Espagnols, qui las d'estre impunément harcelés firent en secret quelques fossés, vis-à-vis des lieux où les ennemis débarquoient. Ensuite ils cachèrent dans ces endroits des arbalestriers & des fuseliers, avec ordre de ne point tirer, que les Indiens ne se fussent éloignés de leurs bateaux; mais alors de les charger vigoureusement, & de fondre teste baissée sur eux l'épée à la main; ce qui fut executé avec bonheur. On les repoussa trois fois jusqu'à leurs vaisseaux; de sorte que sans se mettre plus au hazard de passer le fleuve, ils en défendirent le passage seulement. Mais comme ils s'en acquittoient fort bien, & que Soto desespéroit de traverser cette riviere, il commanda à cent hommes des plus experts en charpenterie, d'aller dans un bois à une lieue du camp, & d'y faire deux barques ca-

pables de tenir beaucoup de monde. On execute ses ordres, & en douze jours les barques furent faites avec deux chariots où on les mit, & que l'on fit tirer par des chevaux & des mulets. Les Espagnols même les aiderent durant le chemin, & se rendirent heureusement avant le jour en un endroit du fleuve, où ils trouverent de costé & d'autre un passage fort commode. Sur ces entrefaites le reste des troupes les joignit. Et alors après que le General eust fait jeter les barques dans l'eau, il commanda à dix Cavaliers & a quarante fantassins d'entrer en une, & autant en l'autre, & de passer promptement de crainte des ennemis, avec ordre aux gens de pied de ramer, tandis que leurs compagnons demeureroient à cheval, pour estre prests à combattre au sortir du fleuve. Cependant cinq cens Indiens qui estoient allez à la découverte, entendirent le bruit de ceux qui traversoient la riviere; ils accoururent au passage, les couvrent de flèches, envoyent au secours, & donnent l'alarme par tout. Neanmoins sans perdre cœur, les Espagnols arriyerent à l'autre bord la plupart blesez. Car les Indiens les tirerent tout à leur aise. La seconde barque s'eloigna un peu du passage, & ne le put gagner qu'à force de rames. Mais la premiere qui estoit déjà abordée, sauta à terre. Silvestre & Garcia

Cavaliers hardis & vaillans sortent les premiers, & chargent vigoureusement les ennemis. Il les pouffent quatre fois à plus de deux cens pas de la riviere; & comme ils retournoient à la charge, ils furent secondez par d'autres Cavaliers, ce qui commença à ralentir la fureur des Barbares, & favorisa les fantassins, qui hors de combats à cause de leurs blessures, se retiroient dans un village sur le bord de l'eau. Cependant la seconde barque gagne le passage, le soldat saute à terre, & se joint à ceux qui se battoient dans la pleine. Presque au mesme temps le General, qui à la priere des troupes ne s'estoit point embarqué à cause du peril, passé avec quatre-vingts Espagnols, & redouble par ce renfort le courage des autres. Les Indiens qui voyent croistre le nombre de leurs ennemis, & qui craignent d'estre taillez en pieces, plient & gagnent une forest toute proche; & de là leur Camp qui avançoit au secours. Mais sur l'assurance que les Espagnols avoient presque tous passé le fleuve, ils reprirent ensemble la route du quartier, où à leur arrivée ils se fortifierent de palissades. Nos gens qui les suivoient en queuë les harcelèrent avec opiniâtreté pour empêcher leur travail; toutefois ils ne laisserent pas de continuer, & même les plus hardis sortirent à l'escarmouche. Mais

les Cavaliers plus vistes qu'eux les perçoient à grands coups de lance. On employa le jour en ces sortes de combats, & la nuit on demeura en repos, parce que l'ennemy ne parut plus. Cependant le reste des troupes passa heureusement.

---

## C H A P I T R E X V.

### *Bataille de Chicaça.*

**A** Prés le passage du fleuve, les troupes défirent les barques, & en conservèrent la ferrure pour s'en servir au besoin. Ensuite elles continuerent leur marche, & au bout de quatre jours de chemin par une plaine semée de villages, elles arriverent à la Capitale de Chicaça. Cette ville est de deux cens feux, située sur une coline qui s'estend vers le Nord Sud, est arrosée de plusieurs petits ruisseaux couverts de noyers, de chesnes, & d'arbres semblables. Nos gens entrerent dans cette place au commencement de Decembre de l'année 1540. & comme ils la trouverent abandonnée, ils y passerent leur quartier d'hyver. Ils y bastirent mesme pour se loger plus commodement des maisons, avec du bois & de la paille qu'ils allerent que-

tir dans les villages voisins. Après ils coururent la campagne, & firent plusieurs prisonniers. Mais dans la vûë de faire la paix, le General en renvoyoit quelques-uns avec des presens pour le Cacique, qui l'entretenant d'esperance & d'excuses dépeschoit à son tour vers luy, & luy envoyoit des fruits, du poisson & du gibier. Cependant toutes les nuits il venoit des Indiens harceler nos gens, mais dès qu'ils apperçoient ils se retiroient, témoignant de la crainte & de la foiblesse, pour rendre les Espagnols plus negligens à se battre, par les mépris qu'ils feroient d'eux, & les vaincre avec plus de facilité, lors qu'ils les attaqueroient véritablement. Enfin honteux de toutes ces feintes, & d'avoir si long-temps caché leur courage, ils resolurent d'en donner des marques par la défaite de nos troupes. C'est pourquoy sur la fin de Janvier de l'année 1541. une nuit que le vent de Nord les favorisoit, ils s'avancerent trois bataillons de front, à cent pas des sentinelles Espagnoles. Le Cacique à la teste de celuy du milieu commande l'attaque de la ville, & l'on entend au mesme temps que fifres, cors, & tambours. Tout retentit des cris des Barbares, qui le flambeau à la main fondent sur nos gens. Ces flambeaux qui sembloient de cire, parce qu'ils éclairoient bien, estoient faits d'une



certaine herbe qui croist au pays , & qui lors qu'elle est en corde & allumée conserve le feu comme une mesche, & branlée jette une flamme fort claire. Outre ces flambeaux qui leur servoient fort dans le combat, ils allumoient au bout de leurs flèches, de cette herbe dont je viens de parler , puis ils les tiroient sur la ville, & y mettoient le feu sans peine, à cause que les maisons estoient de paille, & le vent tres-favorable. Aussi une attaque si extraordinaire & si imprevûë surprit nos gens, mais elle n'ébranla pas leur courage. Ils font par tout resistance. Soto donne l'ordre qu'il peut dans cette horrible confusion, monte a cheval le casque en teste , la lance en main avec sa cotte d'armes , & sort hardiment de la ville pour faire teste aux Barbares. Mais en peu de temps il est secondé de dix ou douze braves Cavaliers, & après de plusieurs fantassins, qui malgré le feu & la fumée que le vent pousse sur eux , font voir leur valeur. Quelques-uns coulent à quatre pates sous les torrens de flamme, qui roulent dans le poste où ils sont, & rejoignent heureusement le General; les autres courent aux malades, & en font échapper avec eux une partie à la campagne, tandis que le reste brusle avant que de pouvoir estre secouru.

Les Cavaliers de leur costé tâchent à se ti-

fer de peril. Les uns dans la crainte de ne pouvoir se sauver abandonnent leurs chevaux, les autres montent dessus sans selle, & se rendent vers le General, qui le premier avoit eu l'honneur de tuer un Barbare de sa main. Cependant les Indiens hormis le bataillon du Cacique entrent dans la place à la faveur du feu, & tuent cruellement hommes & chevaux. Quarante ou cinquante fantassins épouvantez de cette furie, prennent lâchement la fuite, chose honteuse, & qu'on n'avoit point encore vüe depuis que les troupes estoient entrées dans la Floride. Tovar qui les apperçût, court après eux l'épée à la main, & leur crie de toute sa force. Qu'ils retournent promptement contre l'ennemy. Qu'il n'y a nulle retraite pour eux, & que leur courage seul les peut sauver. Sur ces entrefaites Gusman à la teste de trente soldats, sort d'un autre quartier de la ville, & coupe les devans à ces fuyars, blasme leur lascheté, & les porte si fortement à recouvrer leur honneur, que le repentir les prend. Ils rentrent dans leur devoir, tournent la ville avec luy & avec Tovar, & pouffent courageusement tous les Barbares qu'ils rencontrent. Vasconcelos au mesme temps sort aussi avec vingt-quatre Cavaliers Portugais, & donne de son costé sur les Indiens. Enfin, les uns &

les autres les attaquent , & les pressent avec tant de vigueur , qu'ils les recognent jusques dans le bataillon du Cacique, où estoit le fort de la meslée, & où ceux qui secondoient Soto se battoient en veritables soldats. Neanmoins à l'arrivée du secours ils font un nouvel effort, le General attaque un Indien, que l'on remarquoit entre tous dans le combat, il le serre, le blesse, & redouble ses coups, à cause qu'il ne luy a pas osté la vie. Mais comme ils se hausse sur les estriers pour l'achever tout-à-fait, le poids de son corps joint à la violence avec laquelle il se porte, tourne la selle de son cheval que l'on avoit oublié de sangler, & il tombe au milieu des ennemis. Les Espagnols qui le voyent en paril, le secourent teste baissée, & combattent avec tant de courage qu'ils le sauvent. Ils le remettent aussitôt à cheval, & il recommence à donner. Cependant les Indiens qui remarquent que de toutes parts, nos soldats fondent sur eux, commencent à plier, & n'opiniaient plus le combat que de fois à autre. Mais enfin dans la vûë qu'ils vont succomber, ils s'appellent à grands cris les uns les autres pour se retirer, & prennent la fuite. Le General se met à leur trouffe avec sa Cavalerie, & les poursuit autant que le feu les peut éclairer. Après il fait sonner la retraite, & rentre dans la place, pour voir le desordre

quē les Barbares avoient faits durant deux grandes heures de combat. Il trouva quarante soldats morts, avec plusieurs chevaux blesez, & cinquante de tuez, dont quelques-uns qu'on n'avoit pas eu le loisir de délier, avoient esté bruslez aux mangeoires où ils estoient attachez avec des chaisnes de fer aux testieres. D'ailleurs, hormis quelques cochons qui échaperent à travers la closture qui les enfermoit, le reste fut consumé par le feu; ce qui toucha d'autant plus que dans la nécessité de viande où l'on estoit, on les reservoit pour les malades.

Carmona qui raporte cette particularité, ajoute que chaque Indien portoit trois cordes, l'une pour attacher un cochon, l'autre un cheval, & la troisième un soldat. Ce qui fâcha encore tres-sensiblement nos gens, fut la mort de Francisca Henestrosa, la seule Espagnole qui suivit l'Armée. Elle estoit femme de Ferdinand Bautista, & presté d'accoucher quand les ennemis donnerent l'alarme. Son mary qui estoit brave ne songea alors qu'à les repousser; & à son retour du combat il vit que la femme n'ayant pû se garantir du feu y estoit perie. Francisco Henriquez miserable fantassin fut bien plus heureux dans son malheur. Tout languissant qu'il estoit parmy les malades, il se sauva de l'embrasement.

Mais comme il s'enfuyoit , un Indien d'un coup de flèche , luy perça presque l'aîne , & l'étendit par terre, où il demeura plus de deux heures. Neanmoins il guerit heureusement de sa maladie & de sa blessure que l'on croyoit mortelle. Chose étrange qu'un malheureux échape à tous ses maux , tandis que tant de braves gens perissent.

---

## C H A P I T R E X V I .

*Ce que firent les Espagnols après la bataille.*

**L**ors qu'on eut rendu aux morts les derniers devoirs , & donné ordre aux blesez ; on alla sur le champ de bataille , où l'on vit un gros cheval , avec une flèche qui luy passoit quatre doigts de l'autre costé au travers des épaules. On trouva aussi plusieurs autres chevaux avec les entrailles percées à coups de traits , & quinze percez au milieu du cœur , dont quatre l'avoient chacun traversé de part en part de deux flèches. Et trois jours après, dans la crainte d'une nouvelle attaque , parce que les ennemis n'avoient perdu que cent hommes , le General commanda d'avancer une lieüe , avec ordre aux soldats d'aller chercher du bois & de la paille , & de

Bastir un bourg qu'ils appellerent *Chicacilla*.  
Ils y accommoderent promptement une forge avec des cuirs d'ours, & des canons de mousquets, & firent des lances, des rondaches, & autres armes dont ils avoient besoin. Ce fut dans ce lieu que le General donna la charge de Moscoso à Gallego. Car lors qu'il se fut enquis de la conduite des Officiers du Camp, il connu que Moscoso avoit fait mal son devoir, & qu'il estoit en partie cause que les Indiens avoient surpris, & presque vaincu les Espagnols. En effet sans un Religieux, & quelques particuliers qui les obligerent de retourner à la meslée, les Barbares qui se battoient pour l'honneur & pour la liberté du pays, avoient gagné la victoire. C'est pourquoy honteux d'avoir lâché le pied, ils revenoient trois jours après leur fuite, pour nous attaquer dans la resolution de vaincre ou de mourir glorieusement. Mais à deux portées de mousquets du camp, il tomba une si grosse pluye qu'elle mouilla les cordes de leurs arcs, & les contraignit de rebrousser chemin. Nos gens avertis de ce dessein par un Indien que l'on prit le lendemain matin, apprehenderent de nouveau le feu & se mirent hors du bourg en bataille avec des sentinelles çà & là. Toutefois les Barbares ne laisserent pas toutes les nuits de venir par divers en-

droits fondre sur eux à grands cris, ils tuoient sans cesse quelque soldat, ou ils bleffoient quelque cheval. Les Espagnols qui les repouffoient vertement, ne manquoient point aussi d'en percer plusieurs, mais pour cela l'ennemy ne perdoit point cœur. Soto qui vouloit se mettre à couvert de leurs insultes, envoyoit tous les matins en campagne des partis de Cavallerie & d'Infanterie, qui faisoient main basse sur tous les Indiens qu'ils rencontroient, & ne retournoient qu'au Soleil couché, avec assurance que quatre lieues autour du Camp, on ne trouveroit en vie aucun habitant du pays. Mais ce qui estoit étonnant, les bataillons ennemis, quelques cinq heures après revenoient nous harceler avec perte de part & d'autre. Neanmoins durant ces escarmouches rien n'arriva de plus remarquable qu'une nuit que le quartier de Gusman fut attaqué par un bataillon d'Indiens. Ce Capitaine avec cinq Cavaliers sort aussi-tôt pour leur faire teste, il commande à son Infanterie de le suivre; & au mesme instant que les ennemis allument leurs flambeaux, nos gens les chargent. Gusman attaque le Porte-Enseigne, & luy pousse un grand coup de lance, l'Indien l'évite faist la lance, l'arrache des mains de Gusman, & sans abandonner son drapeau avec la main gauche, le renverse

renverse de dessus son cheval. Nos soldats accourent à son secours, le sauvent, & mettent en déroute le bataillon ennemy, mais non pas sans perte. Ils eurent deux chevaux blesez & autant de tuez, ce qui modera la joye qu'ils avoient eüe de tirer de peril leur Capitaine.

C H A P I T R E XVII.

*Invention contre le froid.*

**M** Algré les attaques continuelles des Indiens, les Espagnols demeurèrent jusqu'à la fin de Mars dans leur poste. Ils y souffrirent beaucoup de froid, parce qu'ils passoient les nuits sous les armes, & que la plupart estoient sans souliers avec de méchans pourpoints seulement, & de méchans haut de chaufses de chamois. Aussi selon toutes les apparences, ils fussent morts de froidure sans Juan Vego, dont je diray icy quelque chose avant que de venir aux bons offices qu'il leur rendit. Vego passoit pour un soldat grossier, & néanmoins agréable quelquefois. C'est pourquoy l'on se plaisoit à rire avec luy, & à luy faire quelques petites malices. Porcallo de Figueroa sur tout aymoist à le jouer. Car il luy fit aux Havanaes une telle plaisanterie, que pour l'en satisfaire, il luy donna un cheval dont on luy offrit dans la Floride sept mille écus à payer



sur la premiere fonte de métal qu'on y feroit. Mais Vego refusa cette condition, & l'on ne fit aucune fonte. Voicy ce qu'il inventa pour luy & pour ses compagnons. Comme il aperçût que la froidure les alloit tous accabler, & qu'il y avoit beaucoup de tres-bonne paille au quartier, il se mit à faire une natte de quatre doigts d'épaisseur, longue & large à proportion; si bien qu'une moitié luy servoit de matelas, & l'autre de couverture. Il connut que cette invention le paroit du froid, & il fit promptement plusieurs autres nattes en faveur des soldats qui l'aiderent à travailler; chacun se piquant de mettre la main à l'œuvre. Ainsi par le moyen des nattes qu'on porta au corps de garde, & dans les places d'armes, les Espagnols resisterent aisément au froid. Aussi à la reserve des maux que leur faisoient les Barbares, ils passerent l'hyver sans incommodité. Car ils avoient des fruits & du gros millet en abondance, & rien ne leur manquoit des choses necessaires à la vie.

*Fin du premier Livre.*





# LIVRE II.

DE LA

# FLORIDE.

Attaque du fort Alibamo. Mort de plusieurs Espagnols. Arrivée des troupes en Chisca. Procession où l'on adore la croix. Guerre entre deux Caciques. Invention pour faire du sel. Habitans de Tula; avec le quartier d'hiver des troupes en Utiangue.

---

## CHAPITRE I.

*Attaque du fort Alibamo.*

**L**E General & ses Capitaines après quatre mois de séjour dans la Province de Chicaça, en partirent avec joye au commencement d'Avril de l'année 1541. & firent le premier jour de leur marche quatre lieues, par un pays peuplé de

plusieurs villages de quinze à vingt maisons chacun. Ils se camperent à un quart de lieuë de ces habitations , dans la creance de prendre enfin un peu de repos , mais il en arriva autrement. Car après que les coureurs que l'on avoit détachez pour aller à la découverte , eurent raporté qu'assez près du camp , il y avoit un fort où il paroïssoit environ quatre mille hommes , le General avec cinquante chevaux alla promptement les reconnoître ; & à son tour il dit à ses Capitaines , qu'il falloit avant la nuit en chasser les Barbares. Que c'estoient des enragez qui les poursuivoient à toute outrance , & les bravoient avec trop d'orgueil. Qu'ils estoient donc obligez par honneur à les chastier , & leur apprendre aux dépens de leur vie la valeur des Espagnols. Qu'en un mot on se devoit porter avec d'autant plus de courage à leur enlever leur retraite que toute la nuit , ils harceleroient les troupes par de continuelles escarmouches. Tous les Officiers approuverent le sentiment de leur General , qui laissa une partie de l'armée à la garde du camp , & marcha avec l'autre contre le fort , qu'on appelloit Alibamö. Ce fort estoit en quarré avec quatre palissades de quatre cens pas de long chacune , & deux autres dedans. La premiere de toutes avoit trois portes si basses qu'un Cavalier n'y

pouvoit entrer, l'une au milieu, & les autres aux coings. Vis à vis de ces portes seulement, il y en avoit trois autres en chaque palissade, afin que si l'on gaignoit les premières on se défendist aux suivantes. Les portes de la dernière palissade donnoient sur une petite riviere, où il y avoit de méchans ponts, & qui en de certains endroits étoit tres-profonde, avec des bords si hauts, qu'on n'y pouvoit presque passer à cheval. Les Indiens aussi avoient bâti ce fort en ce lieu de la sorte pour s'asseurer contre les chevaux, & obliger les Espagnols à se battre à pied; car ils n'apprehendoient pas nôtre Infanterie. Comme on s'approchoit de cette place, le General ordonna à cent Cavaliers des mieux armez de mettre pied à terre, & après en avoir fait trois bataillons, il commanda l'attaque avec ordre aux fantassins de les soustenir. Gusman marcha droit à la première porte, Cardeniosa à la seconde, & Silvestre à la troisième, chacun à la teste de leurs gens. Les assiegez firent aussi-tôt une sortie de cent hommes par chaque porte, avec de grandes plumes sur la teste; & afin de donner plus d'épouvante, le visage & les bras peints par bandes de diverses couleurs. Ils attaquèrent vivement les Espagnols, & blessèrent d'abord Diego de Castro, & Pedro de Torrés, qui estoient aux costez de Silvestre

que Reinoso seconda fort promptement. Louïs de Bravo à la teste de l'autre bataillon auprès de Gusman, fut aussi frappé d'un coup de flèche au défaut de la cuisse. Cardeniola vit tomber auprès de luy Francisco de Figueroa blessé au mesme endroit que Bravo. Les Indiens visoient ordinairement de la cuisse en bas, à cause qu'ailleurs les Espagnols avoient de quoy se garantir de leurs coups. Neanmoins, parce qu'ils tiroient sur nos gens avec des traits armés de pierre à fusil, & que ces traits faisoient beaucoup plus de mal que les autres, Cardeniola & ses compagnons les ferrerent de si près, qu'ils leur osterent le moyen de se servir de leurs flèches, & les menerent battant jusqu'aux portes. La dessus le General donne avec cinquante chevaux, & reçoit sur le front du casque un si violent coup de flèche, que le trait bondit au moins de la hauteur d'une pique. Toutefois sans s'étonner, il pousse si vertement les Indiens, qu'il les contraint de se jeter en diligence dans le fort. Mais comme les portes en étoient étroites, & qu'ils n'y pouvoient passer que deux de front, on en fit un grand carnage, & l'on entra mesme pesle & mesle avec eux. Les Espagnols alors animez de nouveau par le souvenir du mal qu'ils leur avoient fait, les chargent avec ardeur; & en passent un grand

nombre au fil de l'épée. Les ennemis en desordre abandonnent le fort ; les uns sautent du haut des palissades , & tombent au pouvoir des cavaliers qui n'ont pas mis pied à terre , & qui les percent à coups de lances ; les autres passent sur les ponts, mais ils se pressent tellement qu'ils se renversent dans l'eau. Plusieurs qui ne peuvent gagner les ponts, à cause qu'on les pousse trop chaudement , se jettent dans le fleuve , le traversent à la nage, & se mettent en bataille sur le bord. Et incontinent l'un de ces Indiens sort du bataillon, & défie le plus brave des arbalétriers Espagnols pour se battre contre luy. Juan de Salinas accepte hardiment le défi, quitte le gros qui estoit derriere des arbres, à couvert du trait , & vient se poster vers le bas du fleuve vis-à-vis de son ennemi, qui n'estoit couvert non plus que luy d'aucune rondache. Ils s'appresentent pour le combat & se tirent. L'Espagnol attrape l'Indien à la poitrine , & l'Indien, l'Espagnol un peu plus bas que l'oreille, & luy traverse le cou de telle sorte , que la fleche sortoit autant d'un costé que d'autre. Les Indiens qui voyent que leur homme chancelle , accourent à luy & l'emportent. Cependant le General ennuyé de leur resistance, passe le fleuve à gué au dessus du fort , assemble la Cavalerie, fond sur eux & les poursuit

jusques à la nuit. Si bien qu'à compter ceux qui perirent dans le fort, il y demeura du costé des ennemis plus de deux mille hommes, & de celuy des Espagnols trois soldats seulement, Castro, Torrès & Figueroa, dont ils eurent beaucoup de regret, & encore moururent-ils de leurs blessures un peu après la bataille. Mais ils eurent tant de blesez, qu'au retour de la poursuite des Barbares ils furent obligez de sejourner quatre-jours dans le fort pour les traiter.

## C H A P I T R E II.

### *Mort de plusieurs Espagnols faute de sel.*

**A**vant que de passer outre, il est à propos de rapporter qu'au temps que les Espagnols entrèrent en Tascaluça, ils perdirent plusieurs de leurs compagnons faute de sel. D'abord une fièvre maligne prenoit ceux qui avoient d'avantage besoin d'en manger, & leur pourrissoit les entrailles. De sorte qu'au bout de trois ou quatre jours ils sentoient si mauvais, que de cinquante pas on n'en pouvoit supporter la puanteur. Ainsi ce mal, après avoir quelque temps languï, les emportoit sans ressource. La pluspart des autres é

tonnez d'un accident si étrange, eurent heureusement recours au preservatif des Indiens, qui s'exemптоient de la pourriture par le moyen d'une certaine herbe qu'ils faisoient brasser, & dont ils mesloient la cendre parmy les choses qui servoient à les nourrir. Mais pour les autres Espagnols qui méprisèrent cette recette, & qui s'imaginèrent qu'il y avoit de la honte à eux d'employer à leur conservation les mesmes remedes que les Barbares, ils moururent malheureusement. Car encore que durant leur maladie on leur donna du preservatif, il ne leur servoit de rien, à cause qu'il n'estoit propre que pour empêcher la corruption, & non pas pour la chasser, & en l'espace d'un an qu'on manqua de sel, il y perit plus de soixante de ces orgueilleux.

Il me semble encore necessaire de dire icy, qu'on parle un langage tout-à-fait different dans toutes les contrées de la Floride; & que Soto avoit outre Ortis treize ou quatorze truchemens pour communiquer avec les Caciques. Ces truchemens quand il s'agissoit d'affaires avec ces Seigneurs, se mettoient de file selon qu'ils s'entendoient, & de l'un à l'autre la parole alloit jusqu'à Ortis qui estoit au bout, & qui raportoit toutes choses au General. Ainsi nos gens avoient beaucoup de peine à s'informer des particularitez des Pro-



vinces par où ils passoient ; les Indiens au contraire n'en avoient aucune pour entendre le langage des troupes. Car après deux mois de frequentation , ils concevoient ce qu'on leur disoit , & s'expliquoient en partie sur les sujets les plus ordinaires. Mais lors qu'ils avoient demeuré cinq ou six mois à la suite de l'armée , ils servoient de truchemens ; ils entendoient l'Espagnol , & s'y exprimoient avec facilité, ce qui aidoit extrêmement le General à s'enquerir de tout , & cela montre que les habitans de la Floride ont de l'esprit raisonnablement.

---

### C H A P I T R E III.

*Les troupes arrivent en Chisca , & font la paix avec le Cacique.*

**J**E retourne où j'en estois de mon histoire. Les Espagnols au sortir d'Alibamo marcherent à travers un desert toujours du costé du Nord pour s'éloigner de plus en plus de la mer , & au bout de trois jours ils appercurent la Capitale de Chisca , qui porte le nom de sa Province & de son Seigneur. Cette ville est située proche un fleuve , que les Indiens appellent *Chucagua* , le plus grand de tous ceux

Que nos gens ayent vû dans la Floride. Les habitans de Chisca qui n'estoient pas avertis de la venuë des troupes, à cause de la guerre qu'ils avoient avec leurs voisins, furent surpris. Les Espagnols les pillèrent, & en firent plusieurs prisonniers; le reste s'enfuyt, les uns dans un bois entre la ville & le fleuve; & les autres à la maison du Cacique, élevée sur une éminence d'où elle commandoit à toute la place. Ce Seigneur estoit vieux, & alors malade dans son lit, presque sans forces, de si petite taille & de si pauvre mine, que dans le pays on n'en avoit point encore vû de tel. Neanmoins au bruit de l'alarme, & sur le rapport qu'on pille & prend ses sujets, il se leve, sort de sa chambre avec une hache d'armes en main, & menace de tuer tous ceux qui sont entrez sans son ordre sur ses terres. Mais comme il alloit sortir de sa maison pour s'opposer luy mesme aux Espagnols, ses femmes aydées de quelques-uns de ses sujets qui s'estoient sauvez vers luy le retinrent. Elles luy représenterent les larmes à lœil qu'il estoit foible, sans troupes, ses vassaux en desordre & hors d'état de combattre, & ceux à qui il avoit à faire, vigoureux, en bon ordre, en grand nombre, & la pluspart montez sur des animaux, si vistes qu'on ne leur pouvoit jamais échaper. Qu'il falloit donc attendre une

favorable occasion de se vanger, & tromper cependant les ennemis par de belles apparences d'amitié, pour empêcher la ruine & celle de ses sujets. Ces considérations arresterent Chisca. Mais il estoit si fort irrité de l'injure que les Espagnols luy avoient faite, que sans vouloir écouter les envoyez du General qui luy demandoient la paix, il leur declara la guerre, ajoutant qu'il esperoit dans peu d'égorger leur Capitaine, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Soto néanmoins sans s'étonner de cela, luy dépécha d'autres personnes qui excuserent le desordre qu'on avoit fait d'abord, & continuerent à luy demander la paix. Car il voyoit que les troupes estoient rebutées de combattre incessamment, & embarrassées d'hommes & de chevaux malades. Qu'en moins de trois heures il s'estoit joint au Cacique environ quatre mille hommes fort bien armez. Que probablement il s'en amasseroit encore un plus grand nombre. D'ailleurs que l'assiette du lieu estoit tres-favorable aux Indiens, & tres-incommode aux Espagnols, à cause des bois qui estoient autour de la ville, & qui empêchoient que l'on ne pust se servir des chevaux. Qu'enfin au lieu d'avancer par la guerre, ils se ruinoient eux-mêmes de jour en jour. Voilà les considerations qui portoient le General à faire la paix; mais la plupart des Indiens

Indiens qui s'estoient assemblez pour deliberer sur ce sujet, avoient des vûës toutes contraires. Les uns vouloient la guerre dans la creance qu'il n'y avoit point d'autre voye pour recouvrer leurs biens, & delivrer leurs compagnons du pouvoir des Espagnols. Que de tels gens n'estoient point à craindre. Que la paix qu'ils demandoient avec tant d'empresement estoit une marque assurée de leur peu de cœur. Qu'il falloit donc leur faire connoistre par un combat le courage de ceux qu'ils venoient attaquer, afin que nul étranger n'eust à l'avenir la hardiesse d'entrer sur leurs terres. Mais les autres souvenoient que la paix estoit le seul moyen de r'avoir leurs biens, & de retirer leurs prisonniers. Que si l'on venoit à se battre, il falloit apprehender un plus grand malheur que le premier; le feu, la perte de leurs grains, qui estoient encore sur pied, la ruine entiere de la Province, avec la mort de plusieurs de leurs gens. Car puis que les ennemis estoient venus jusqu'à eux à travers tant de fascheux perils, & de braves peuples, on ne pouvoit raisonnablement douter de leur valeur. Qu'ainsi sans en avoir d'autres preuves, il falloit se porter à la paix; & que si elle n'estoit utile, on la romproit alors beaucoup plus avantageusement qu'on ne feroit aujourd'huy la guerre. Cet avis fut

le plus fort, & le Cacique dissimulant son ressentiment demanda aux envoyez du General, ce qu'ils pretendoient par le moyen de la paix, dont ils témoignoient avoir tant d'envie. Ils répondirent leur logement dans la ville, avec des vivres pour passer outre. Chilca consentit à tout, à la charge qu'ils mettroient en liberté ceux de ses sujets qu'ils avoient pris. Qu'ils rendroient tout le pillage, & n'entre-roient point dans sa maison. Qu'autrement ils n'avoient qu'à s'apprester à combattre à toute outrance. Les Espagnols acceptèrent la paix à ces conditions. Ils relascherent les sujets de Chilca, parce qu'ils ne manquoient pas d'Indiens de service, & rendirent tout le butin qui n'estoit que de méchans chamois, avec quelques mantes de tres-petite valeur. Ensuite les habitans abandonnerent la ville avec les vivres qu'ils avoient, & les Espagnols y demeurèrent six jours à traiter leurs malades. Le dernier jour Soto obtint permission de Chilca de l'aller visiter en sa maison, où après l'avoir remercié de la faveur qu'il avoit faite aux troupes, il se retira, & continua le lendemain sa découverte.



## C H A P I T R E IV.

*Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca  
jusques à Casquin.*

**A**U sortir de la Province de Chilca, les troupes marcherent en remontant vers le haut du fleuve. Elles firent en quatre jours douze lieuës seulement, en consideration des malades, & arriverent en un endroit où l'on pouvoit passer l'eau, parce qu'il estoit aisé d'en approcher; & qu'ailleurs de coste & d'autre, le fleuve estoit bordé d'un bois fort épais, & le rivage si escarpe qu'on n'y pouvoit monter ny descendre. Ils demeurèrent à faire des barques dans ce lieu, où à leur arrivée il parut à l'autre bord de l'eau, environ six mille Indiens bien armez, & avec plusieurs batteaux, pour en disputer le passage. Mais le jour suivant quatre des plus considerables de la troupe vinrent de la part de leur Cacique trouver le General, & après les reverences accoustumées, ils luy firent compliment sur sa venuë, & luy demanderent la paix & son amitié.

Soto les recût avec joye, & les renvoya fort satisfaits. C'est pourquoy durant vingt

jours, que les Espagnols furent sur le bord du fleuve, ces quatre Indiens les servirent de toutes leurs forces auprès du Cacique. Néanmoins il fut impossible de l'obliger à venir au camp, & il s'en excusa toujours de façon ou d'autre. Aussi l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers le General que par crainte seulement, & pour empêcher que l'on ne fît le dégast dans sa Province. Car comme le temps de la moisson approchoit, & qu'elle paroïssoit extrêmement belle, cela luy eust fait un sensible déplaisir.

Les Espagnols acheverent en quinze jours deux barques, à cause que tout le monde y travailloit, & ils les garderent nuit & jour, de peur que les Indiens ne les brûlassent. Car ils venoient de tous costez en batteaux se poster à l'endroit de nos gens, puis ils s'avançoient vers eux à grands cris, & les couvroient de flèches. Mais ils estoient repoussez à coups de mousquets du retranchement qui estoit sur le bord du fleuve. Si bien que malgré tout leur effort, les Espagnols mirent sur l'eau quatre barques, où il pouvoit tenir cent cinquante soldats avec trente cavaliers; & ramerent en presence des ennemis qui desesperant de les empêcher, se retirèrent chacun dans leur bourg. Ainsi nos gens passerent heureusement le fleuve dans ces barques & dans des

batteaux qu'ils avoient pris sur les ennemis. Ensuite après avoir détaché la ferrure de leurs barques, parce qu'elle leur estoit necessaire, ils continuerent leur route, & au bout de quatre jours de chemin par des lieux dépeuplez, ils découvrirent au cinquième de dessus une éminence, une ville d'environ quatre cens feux, sur le bord d'un fleuve plus grand que le Guadalquivir, qui passe à Cordouë. Ils virent aussi qu'aux environs les terres estoient couvertes de gros millet, & d'une quantité d'arbres fructiers. Les habitans de cette place qui furent avertis de leur venue, sortirent au devant d'eux, & offrirent au General leurs biens avec leurs personnes, & se mirent sous sa protection. Quelque temps après il vint de la part du Cacique, deux des principaux de la contrée qui confirmèrent ce que les autres avoient dit. Soto les reçût avec toutes les marques d'une grande affection, & les renvoya d'auprés de luy fort contents.

La Capitale, la Province & le Cacique s'appelloient Casquin. Les Espagnols s'arrestèrent six jours dans la ville, à cause des vivres qu'ils y trouverent, & après deux jours de marche ils arriverent à de petits villages, où le Seigneur de la contrée tenoit sa cour, & qui estoient éloignez de quatre lieues de la Capi-



tale, en remontant le haut du fleuve. Ce Cacique sortit de ces villages, accompagné de ses principaux sujets, & vint recevoir Soto, auquel il offrit son amitié avec sa maison. Car à un des costez de son séjour il avoit encore dix ou douze autres logis, où demouroit sa famille avec plusieurs femmes & valets. Le General reçût avec joye l'amitié du Cacique. Neanmoins de peur de l'incommoder il le remercia civilement de sa maison, & se logea dans un jardin où les Indiens firent promptement des huttes de branches d'arbres, à cause de la chaleur de May, où l'on estoit alors; si bien que les troupes se camperent commodément, une partie dans les villages, & l'autre dans les jardins d'alentour.

## C H A P I T R E V.

### *Procession où l'on adore la croix.*

**L'**Armée estoit à Casquin depuis trois jours, lors que le Cacique qui avoit environ cinquante ans, accompagné des plus considerables de ses sujets, vint trouver le General. Comme il luy eut fait une tres-profonde reverence, il luy dit, que puisque les Espagnols vainquoient toujours les In-

mens, il falloit croire qu'ils estoient favoris-  
sez d'un plus grand Dieu que le leur. Qu'ainsi  
il estoit venu avec les plus remarquables de  
ses vassaux, supplier le General de demander  
de la pluye à son Dieu, parce que les fruits de  
la terre en avoient besoin. Soto répondit,  
qu'encore que luy & ceux de sa suite fussent  
de fort grands pecheurs, ils prioient nean-  
moins Dieu, qui estoit le Pere de misericorde  
d'envoyer de l'eau; & au mesme temps il  
donna charge à l'Intendant de la fabrique  
des Navires, de faire une croix du plus haut  
pin qui se trouveroit dans la Province. En  
effet, on en choisit un si gros & si haut, que  
mesme après l'avoir arrondi, cent hommes  
avoient de la peine à le soulever. On en fit  
en deux jours une croix sans luy rien oster de  
sa hauteur, & on la posa au bord du fleuve  
sur un tertre fort élevé. Après, Soto ordonna  
une procession pour le lendemain, & de peur  
de surprise il commanda que le reste de l'Ar-  
mée fust sous les armes. Le Cacique & le  
General marcherent à la Procession, à costé  
l'un de l'autre, suivis de plusieurs Espagnols  
& de plusieurs Indiens. Ils faisoient environ  
mille personnes. Les Prestres avec les Reli-  
gieux alloient devant, & chantoient les Lita-  
nies, & les soldats leurs répondoient. Ils s'a-  
vancerent en cet ordre vers la croix, où dès

qu'ils furent arrivez ils se mirent à genoux ; & après quelques oraisons ils l'allèrent adorer avec beaucoup de zele & d'humilité ; les Ecclesiastiques premierement , puis Soto, le Cacique & le reste de la troupe.

De l'autre costé du fleuve, il y avoit environ quinze ou vingt mille personnes , de tout âge & de tout sexe. Ils levoient les mains & les yeux au ciel , & montroient par leurs postures qu'ils prioient Dieu d'accorder aux Chrestiens la grace qu'ils desiroient. On entendoit aussi parmy eux des cris , comme de gens , qui pleuroient pour obtenir plutôt du Ciel leur demande. De sorte que les Espagnols eurent beaucoup de joye de voir reconnoistre leur Createur , & adorer la croix dans des pays , où le Christianisme estoit inconnu. Ensuite les Ecclesiastiques entonnerent le *Te Deum* , & les Espagnols & les Indiens s'en retournerent au village , dans le mesme ordre qu'ils estoient venus ; cela dura en tout quatre grandes heures.

Cependant Nostre Seigneur voulut montrer aux sujets du Cacique Casquin, qu'il écoute les prieres de ses serviteurs. Car vers le milieu de la nuit suivante il commença à pleuvoir. Les uns disent que la pluye dura trois jours entiers, & les autres six. Si bien que les habitans de la Province réjouis de la faveur que

Dieu leur accordoit par le moyen des Chrestiens, vinrent avec le Cacique en rendre graces au General. Ils l'asséurerent de leur service, & luy protesterent qu'ils tenoient à honneur de dépendre absolument de luy. Soto leur répondit qu'il estoit fort aise de voir des marques de leurs bons sentimens ; Mais qu'il n'avoient obligation qu'à Dieu le Createur du Ciel & de la Terre, & que c'estoit luy qu'ils devoient remercier. Après cela, comme les troupes avoient déjà sejourné neuf ou dix jours dans les villages, elles en partirent pour continuer leur découverte. Casquin supplia le General de luy permettre d'aller avec luy, de mener des gens de guerre & de service, les uns pour escorter l'Armée, & les autres pour porter des vivres, à cause qu'il falloit traverser par des endroits où l'on ne trouvoit aucune habitation. Le General consentit à ce que voulut Casquin, qui commanda aussitôt aux plus braves de ses sujets, de se tenir prests pour accompagner les Chrestiens, jusques dans la Province de Capaha, dont le Cacique & la Capitale portoient le mesme nom.

---

## C H A P I T R E VI.

*Marche des troupes vers Capaha.*

**L**es Seigneurs de Casquin & de Capaha, avoient de tout temps eu guerre ensemble.

ble ; c'est pourquoy les Caciques qui gouvernoient ces Provinces à l'arrivée des Espagnols estoient broüillez. Comme celuy de Capaha estoit le plus puissant , il avoit toujours eu l'avantage sur l'autre , qui s'estoit resserré dans les bornes de sa contrée , sans en oser sortir de peur d'irriter le Cacique Capaha. Mais lors qu'il vit une occasion de se tirer de contrainte , & de se venger de son ennemy à la faveur des troupes , il leva cinq mille hommes fort lestes & en bon ordre , sans conter trois mille Indiens chargez de vivres & tres-bien armez , puis il s'avança devant en bataille vers Capaha , sous prétexte de découvrir quelque embuscade , & d'avoir soin de prendre un bon poste pour loger les deux armées. Les Espagnols marcherent après esloignez d'un quart de lieuë , & continuerent tout le jour leur route. Ensuite on campa de part & d'autre en tres-bon ordre , & de telle sorte que les Cavaliers qui battoient l'estrade passoient entre les sentinelles Indiennes & les Espagnols. On marcha trois jours de cette maniere , & au quatrieme on arriva de bonne heure à un marais , qui faisoit la séparation des Provinces de Casquin & de Capaha , & dont le fond estoit si mauvais aux bords , & l'eau si profonde au milieu , qu'il falloit nager plus de vingt pas. Les

gens de pied le passerent sur de méchans ponts de bois, & les chevaux à la nage mais à cause de la fange des rives, ils eurent tant de peine que l'on demeura le reste du jour à le traverser. Si bien que les Espagnols & les Indiens n'allèrent qu'à demy-lieuë de là, où ils logerent dans de tres-agreables pasturages, & arriverent au bout de trois jours sur une eminence d'où ils appercurent la Capitale de Capaha très-bien fortifiée, parce qu'elle estoit la clef de la Province. Cette ville est sur une petite coline, & a quelque cinq cens bonnes maisons, avec un fossé de dix ou douze brasses, large de cinquante pas, dans la pluspart des endroits, & aux autres de quarante. Ajoutez qu'il est plein d'eau, par le moyen d'un canal que l'on a tiré depuis la place jusqu'au Chucagua. Ce canal a trois lieuës de long, une pique d'eau au moins & si large que deux grands batteaux de front, le peuvent monter & descendre tres-facilement. Le fossé qui est remply par ce canal environne la ville, excepté en un endroit qui est fermé d'une palissade de grosses poutres fichées en terre, attachées avec d'autres pieces de bois en travers, enduites de terre grasse & de paille. On trouva au reste dans ce fossé & dans ce canal une telle quantité de poisson, que tous les Espagnols & tous les Indiens

qui suivoient le General , en pescherent sans qu'il parust que l'on en eust pris un seul.

Le Cacique Capaha estoit dans la ville , lors que les Indiens qui accompagnoient les troupes la découvrirent. Mais comme il manquoit de monde pour se deffendre , il se retira dans une Isle que fait le Chucagua. Ceux de ses sujets qui purent avoir des nacelles le suivirent , une partie des autres gagna les bois , & le reste demeura dans la place. Neanmoins il s'en sauva encore quelques-uns , parce que les vassaux de Casquin apprehendant que ceux de Capaha , ne leur eussent dressé des embusches ; & se ressouvenant qu'ils en avoient esté plusieurs fois vaincus , il les craignoient & n'entroient d'abord que lentement dans la ville. Mais sur l'assurance qu'il n'y avoit aucun peril, ils courent en foule dans la place, tuent plus de cent cinquante habitans , leur enlevent le test pour marque de leur victoire , & pillent la ville , & particulièrement les maisons du Cacique. Ils prennent outre plusieurs jeunes hommes deux de ses femmes qu'on trouva fort belles , & qui ne s'estoient pû sauver avec les autres , à cause du trouble où l'arrivée des ennemis les avoit mises.

## C H A P I T R E VII.

*Desordre que les Casquins firent dans le Temple de Capaha , avec la poursuite du Cacique.*

**A** Prés que les vassaux de Casquin eurent pillé la ville , ils s'appellerent les uns les autres , & dans la pensée d'offenser cruellement Capaha , qui estoit fier & superbe , ils entrèrent au Temple où estoit la sepulture de ses ancestres , & emporterent toutes ses richesses. Ils y renverserent les trophées qu'on avoit élevez de leurs dépouilles , briserent les cercueils , & répandirent de costé & d'autre les os des morts. Après de rage ils les foulèrent aux pieds , osterent les restes de leurs gens qui estoient au bout des lances aux portes du Temple , & mirent en leur place celles qu'ils venoient de couper aux habitans de Capaha. Enfin ils n'obmirent rien de tout ce qui pouvoit mortellement offenser leurs ennemis. Ils delibererent mesme de brusler le Temple & les maisons du Cacique , & ils n'en furent empeschez , que parce qu'ils avoient peur d'offenser Soto qui arriva ensuite de ce desordre. Comme il apprit la retraite du Cacique , il luy dépécha de ses sujets que l'on a-



voit pris, & luy fit demander la paix avec son amitié. Mais le Barbare témoigna qu'il ne respiroit que la vengeance du tort qu'on luy avoit fait, & qu'il assembloit des troupes pour en avoir raison. C'est pourquoy le General commanda aux Espagnols & aux Indiens de se tenir prests pour marcher vers l'Isle, & là-dessus Casquin le pria d'attendre trois ou quatre jours, tandis qu'il feroit monter des batteaux par le Chucagua qui passoit aussi sur ses terres. Soto consentit à cela, & au mesme temps Casquin manda à ses sujets de le venir joindre avec soixante batteaux, pour se venger entierement de leurs ennemis. Cependant Soto dépéchoit chaque jour vers Capaha, dans la vûe de faire la paix; mais comme il desespera de reüssir, & qu'il scût que les batteaux avançaient, il alla les recevoir avec ses troupes, & se rendit à l'Isle où s'estoit retiré Capaha, après avoir demeuré cinq jours dans la ville de ce Cacique.

Les Casquins suivirent aussi-tôt le General, & pour mieux faire le dégât sur les terres de leurs ennemis, ils s'étendirent dans la marche environ une demie lieuë. Ils trouverent plusieurs esclaves de leur Province, auxquels on avoit coupé les nerfs de dessus le coup de pied, pour les empêcher de fuir, & ils les renvoyerent au pays, plus pour mar-

quer leur victoire que pour en tirer aucun service. Ensuite ils arriverent avec les Espagnols vers l'Isle que forme le Chicagua où le Cacique s'estoit fortifié de bonnes palissades, & où il estoit difficile de le prendre, à cause des bois qu'il y avoit, & des braves gens qui l'accompagnoient, tous bien armés & tous résolus de se défendre courageusement. Neanmoins malgré tous ces obstacles, le General fit embarquer deux cens Espagnols dans vingt batteaux, & trois mille Indiens dans les autres, & commanda d'attaque de l'Isle. Mais au mesme temps que l'on alloit débarquer, il se noya un Espagnol nommé Francisco Sebastien, qui avoit long-temps servi en Italie. Ce soldat voulant avoir l'honneur de sortir le premier du vaisseau, met le gros bout de sa lance en terre, & tâche de s'arrester au bord. Cependant le vaisseau recule, il tombe dans l'eau, & va à fond à cause d'une cotte de maille qu'il portoit. Sebastien n'avoit jamais paru plus joyeux que le jour qu'il perdit la vie. Car quelques heures avant sa disgrâce, il entretenoit agréablement ses compagnons. Il leur disoit que sa mauvaise fortune l'avoit conduit en Amerique. Qu'il avoit beaucoup plus de bonheur en Italie, où l'on le traittoit avec grand respect, & où il ne luy manquoit rien. Que si par hazard dans ce pays-là il

tuoit quelque ennemy, il en avoit la dépouille, & souvent un bon cheval, au lieu que dans la Floride il ne gaignoit à la mort d'un Indien qu'un arc, des flèches, & de méchantes plumes. Il ajoûtoit que rien ne le fâchoit plus que la prediçtion d'un fameux Astrologue Italien, qui l'avoit asseuré que l'eau luy seroit fatale. C'est pourquoy il disoit que son destin l'avoit poussé dans de damnables regions, où l'on se trouvoit toujourns engagé parmy les eaux. Voilà comme avant sa mort Sebastien entretenoit ses camarades qui furent sensiblement touchéz de sa perte. Du reste ils prirent terre, & combattirent en veritables gens de cœur. Ils forcerent d'abord les premieres palissades, poussèrent les ennemis jusqu'à la seconde, ce qui épouvanta tellement les femmes & les gens de service qui se trouvoient dans l'Isle, qu'ils coururent à grands cris s'embarquer, & s'enfuirent à toutes rames le long du fleuve. Mais ceux qui gardoient la seconde palissade se deffendirent en lions; car animez de la presence du Cacique, du souvenir de leurs belles actions, & de la gloire de leurs ancestres, ils donnerent en desesperéz, & blessèrent tant d'Espagnols & de Casquins, qu'ils les empêcherent d'avancer plus loin.

## C H A P I T R E VIII.

*Les Casquins fuient , & Soto fait la paix  
avec Capaha.*

**L**ors que les gens de Capaha eurent soutenu l'attaque de leurs ennemis, ils reprirent cœur, & leur crièrent que c'estoient des lâches, qu'ils devoient courageusement pousser leur pointe, & les emmener prisonniers, puis qu'ils avoient eu l'insolence de s'écarter de leur ville, & d'offenser leur Cacique. Mais qu'ils se souvinssent de l'injure qu'ils leur faisoient, & scüssent qu'un jour ils en auroient raison. Ces paroles épouvantèrent les Casquins, qui se ressouvenoient d'avoir esté plusieurs fois vaincus par ceux qu'ils attaquoient, de sorte qu'ils abandonnerent le combat, & furent vers leurs batteaux, sans que les prieres du General, ny les menaces de leur Cacique les pussent retenir. Ils s'embarquerent donc tout en desordre, & voulurent mesme emmener les vaisseaux des Espagnols, afin que leurs ennemis n'en trouvassent point pour leur donner la chasse; mais ils en furent empêchez par quelques soldats qui les gardoient.

Après une fuite si honteuse, les Espagnols connoissans qu'ils ne pouvoient résister à la multitude des ennemis, parce qu'ils manquoient de chevaux, ils commencerent à faire retraite en fort bon ordre, & aussitôt les Indiens de l'Isle qui les apperçurent en petit nombre, vinrent fondre sur eux tout en furie, Mais Capaha qui estoit sage, & qui vouloit gagner les bonnes graces du General, afin d'empêcher par son moyen les Calquins de faire d'avantage de dégât, & l'obliger ensuite à luy pardonner le mépris qu'il avoit fait de son amitié, court à grands cris à ses sujets, & leur défend de rien faire aux Espagnols. Si bien que nos gens se retirèrent heureusement, satisfaits de la conduite de Capaha; car sans luy ils eussent tous esté taillez en pieces. Et le lendemain il vint vers le General quatre des principaux Indiens, qui après luy avoir demandé la paix, luy offrirent leurs services avec leur amitié, & le supplierent de ne point souffrir que leurs ennemis fissent plus de desordre dans la contrée. Ils le prierent aussi de retourner à la ville de Capaha, & qu'aussitôt leur Cacique iroit l'asseurer luy-mesme de son obeïssance. Voilà en peu de paroles le discours des envoyez, qui firent une reverence au Soleil, l'autre à la Lune, & la troisième à Soto, mais ils ne rendirent aucune civilité à

Casquin qui estoit present. Le General répondit à ces Indiens , que Capaha viendrait quand il luy plairoit , & qu'il seroit bien reçu. Qu'il acceptoit avec beaucoup de joye son amitié , & empêcheroit qu'à l'avenir on ne ravageast ses terres. Que leur Cacique estoit la seule cause de tout le desordre , parce qu'il avoit toujours refusé la paix ; mais comme de son costé il avoit genereusement oublié tout ce qui s'estoit passé , il le conjuroit de faire le mesme. Les envoyez contents de cette réponse , s'en retournerent vers leur Seigneur. Cependant Casquin estoit au desespoir de tout cela ; car il eut voulu que son ennemy se fust opiniasté , pour avoir moyen de le perdre à la faveur des troupes étrangères.

Après le départ des envoyez de Capaha, le General reprit la route de la ville , & fit publier que pas un Indien, ny Espagnol, ne prist dans la marche aucune chose qui portast prejudice aux habitans de la Province, & comme il fut arrivé à Capaha, il commanda aux sujets de Casquin de s'en retourner à leurs pays , & qu'il n'y demeurast que ceux dont le service estoit necessaire au Cacique , qui ne voulut point quitter l'Armée.

Sur le milieu du jour que les troupes marchoient, des Indiens de la part de Capaha vinrent sçavoir des nouvelles de la santé du

General, & assurerent que leur Cacique luy rendroit bien-tost ses devoirs. Au Soleil couchant que Soto estoit à la ville, Capaha dépêcha d'autres personnes qui le feliciterent sur son merite. Tous ces envoyez firent les reverences accoustumées, & dirent ce qui leur estoit ordonné. Soto leur répondit avec civilité, & eut soin qu'on les traitast tres-honnestement, afin qu'ils connussent l'estime qu'il faisoit d'eux. On vit le lendemain à huit heures du matin, Capaha accompagné de cent de ses principaux sujets fort lestes à leur maniere. D'abord qu'il fut entré dans la ville il alla au Temple, où dissimulant son déplaisir, il ramassa luy-mesme les os de ses predecesseurs, que les Casquins avoient jettés par terre, & après les avoir baisez il les remit dans les cercueils. Ensuite il se rendit au logis du General, qui sortit de sa chambre pour le recevoir, & l'embrassa avec beaucoup d'affection. Le Cacique l'assura qu'il venoit se mettre sous son obeissance luy & sa Province. Soto réjouï de cela l'en remercia obligamment, & puis il s'enquit de la qualité de la contrée & des pays d'alentour. Capaha répondit avec esprit, & fit connoistre sa prudence dans tous ses discours. Ce Cacique estoit alors âgé de 25. à 26. ans, & fort bien fait de sa personne.

Comme le General eut cessé de s'enquerir de sa Province, Capaha éclata contre Casquin qui estoit present, & luy dit qu'il devoit estre desormais satisfait d'avoir vû ce qu'il ne se fust pas imaginé, & qu'il n'eust osé esperer de ses propres forces. Qu'il s'estoit enfin vengé de son ennemy, & avoit effacé la honte qu'il avoit eüe dans la guerre. Qu'à la verité il en avoit l'obligation à la valeur des Espagnols, qui sortiroient bien-tost de la Province, & qu'alors on se ressentiroit de tous les outrages reçûs.

---

## C H A P I T R E IX.

### *Paix entre Casquin & Capaha.*

**S**ur la connoissance qu'eut le General de la haine des Caciques, & qu'après son départ la guerre se rallumeroit entre eux avec chaleur; il leur témoigna qu'il estoit fâcheux qu'il se détruisissent l'un l'autre, & que résolument ils les vouloit accorder. Il essaya donc d'abord d'adoucir Capaha; & dit que si l'on avoit ravagé ses terres, il s'en devoit imputer la faute; que s'il eust envoyé au devant des Espagnols, ils eussent empêché que ses ennemis ne fissent aucun desordre, & n'en-



traissent dans sa Province. Qu'ainsi il ne faisoit point que de son costé il repugnast à faire la paix avec Casquin. Qu'il les conjuroit tous deux d'estouffer leurs ressentimens en sa faveur. Que mesme en cas de besoin il leur commandoit de luy obeir en cette rencontre, & tenoit pour ennemy celuy des deux qui s'opiniastreroit à vouloir la guerre. Capaha répondit à Soto, que la plus grande marque qu'il pouvoit donner de son obeissance, estoit de faire ce qu'il desiroit de luy, & que de tout son cœur il estoit prest de lier amitié avec Casquin, & là dessus les deux Caciques s'embrasserent. Mais à les voir, leurs caresses estoient contraintes. Neanmoins ils ne laisserent pas de s'entretenir adroitement avec le General, touchant l'Espagne & les Provinces de la Floride. Leur conversation dura jusqu'à ce que l'on vint avertir qu'il estoit temps de dîner, & aussitost ils passerent dans une autre chambre où le couvert estoit mis pour trois. Le General se plaça au haut bout, & Casquin à sa droite; mais Capaha remontra civilement à Casquin, que comme plus qualifié, plus puissant, & d'une noblesse plus illustre, cette place luy appartenoit. Soto qui vit cette contestation, en voulut sçavoir la cause, & comme il l'eut apprise, il dit que sans avoir égard aux avantages que l'un avoit

Sur l'autre, Capaha devoit avoir du respect pour les cheveux blans de Casquin, & luy accorder le lieu le plus honorable, & qu'il estoit d'un jeune Seigneur bien né de considerer les vieillards. Capaha repartit que si Casquin estoit son hôte, il luy cederait volontiers la premiere place, sans mesme avoir égard à son âge. Mais que mangeant à la table d'un tiers, il ne devoit point perdre son rang, & que s'il n'estoit pas jaloux de cet honneur, tous ses sujets en murmureront. Que pour ces considerations, si le General vouloit qu'il mangeast avec luy, il souffrist qu'il ne dérogeast point à sa qualité, ny à la gloire de ses ancestres. Qu'autrement il luy seroit plus avantageux d'aller dîner avec ses soldats, qui sçachant sa conduite l'en aimeroient davantage. Casquin qui vouloit appaiser Capaha, & qui connoissoit que ce Seigneur avoit raison, se leva, & dit à Soto que Capaha ne demandoit rien que de fort juste, & qu'il le supplioit de luy faire prendre sa place. Que pour luy il s'estimoit si honoré d'estre à sa table, qu'il n'importoit de quel costé il se mist. Comme il parloit de la sorte il passa à la gauche du General, & adoucit Capaha, qui durant tout le diner ne témoigna aucun ressentiment. Ces circonstances montrent que mesme parmi les Barbares, le rang que donne la qualité

est quelque chose de considerable. Les Espagnols s'étonnerent du procédé de ces deux Seigneurs ; car ils n'auroient jamais crû que les Indiens eussent esté si delicats sur le point d'honneur.

Au mesme temps que le General & les Caciques eurent diné , on amena les deux femmes de Capaha qu'on avoit mises le jour precedent en liberté avec les autres prisonniers. Ce Cacique reçût fort civilement ces deux Dames , & apres il supplia le General de les prendre pour luy , ou au moins de les donner à quelqu'un de ses Officiers, parce qu'elles ne devoient plus demeurer , ny dans sa maison ny sur ses terres. Le General qui ne voulut pas refuser Capaha , de peur de luy déplaire, répondit , qu'il acceptoit volontiers l'agréable present qu'il luy faisoit. Ses femmes en effet estoient tres-belles , & à cause de cela , on fut d'autant plus surpris de la conduite de ce Cacique , qu'il estoit à la fleur de son âge. Mais on crut qu'il avoit de la haine pour ces Dames , à cause qu'il les soupçonnoit d'avoir esté souillées par ses ennemis , dont elles avoient esté prisonnières.

## C H A P I T R E X.

*Les Espagnols envoient querir du sel, & vont à la Province de Quiguate.*

**L**E General s'enquit des Caciques & de leurs sujets, où l'on pouvoit trouver du sel, parce que plusieurs soldats mouroient faute d'en avoir; & par bonheur il se rencontra huit marchands Indiens qui en trafiquoient par les Provinces, & qui assurement qu'il y en avoit dans des montagnes à quarante lieues de Capaha. Ils dirent aussi qu'on y trouveroit de ce métal jaune dont on leur avoit parlé. Nos gens réjouis de ces nouvelles, Moreno & Silvera qui estoient exacts & sages, s'offrirent d'aller avec les marchands reconnoître la verité de toutes ces choses. Le General les dépêcha aussi-tôt, avec ordre de remarquer la qualité de la terre par où ils passeroient, & Capaha les fit accompagner par des Indiens, & leur donna des perles, des chamois avec des feverolles, pour acheter de l'or & du sel. Ensuite ils partirent, & au bout d'onze jours il retournerent avec six charges de sel de pierre cristaline, ce qui donna beaucoup de joye aux Espagnols. Ils rapporterent

aussi du cuivre tres-jaune , & dirent que le pays d'où ils venoient estoit sterile & fort mal peuplé. Sur ce raport Soto reprit la route de la ville de Casquin , pour tirer de là vers le Couchant , & en reconnoistre les terres ; car depuis Mauvila il avoit toujours marché droit au Nord , pour s'éloigner de la mer. Il se rafraîchit cinq jours à Casquin , puis il en marcha quatre le long du fleuve en bas , par un pays fertile & peuplé , & arriva à la Province de Quigate. Le Cacique & ses sujets vinrent au devant de luy , & le reçurent obligamment. Mais le lendemain on le pria d'avancer jusques à la Capiatale , sur l'assurance qu'il y seroit beaucoup mieux servi. Le General crut ce qu'on luy disoit , & continua cinq jours son chemin , en descendant le long du fleuve par des lieux abondans en vivres , & au cinquième il arriva à la Capitale nommée Quigate , qui donne le nom à la Province. Cette ville estoit separée en trois quartiers , les Espagnols se logerent dans deux , & les Indiens au troisième où estoit la maison du Cacique. Ces Barbares deux jours après l'arrivée des troupes s'enfuirent sans qu'on en sçût la raison , & retournerent au bout de deux jours demander pardon de leur faute. Le Cacique s'excusoit sur ce qu'il pensoit revenir le mesme jour. Mais on crut qu'il n'e-

estoit retourné que dans la crainte que les Espagnols à leur départ, ne missent le feu dans la ville & aux gros millets. Car apparemment il estoit sorti à mauvaise intention, puisque ses sujets causerent durant leur fuite tout le mal qu'ils purent; ils se mirent en embuscade & blessèrent deux ou trois Espagnols. Toutefois le General qui ne vouloit pas rompre avec les Barbares, ne leur en témoigna rien.

Une des nuits que les Espagnols demeurèrent à Quiguate, un Aide de Sergent Major alla trouver à minuit le General, & luy dit que Juan Gaitan auquel on avoit commandé de battre l'estrade une partie de la seconde veille avoit refusé d'obeir, sous pretexte qu'il estoit Tresorier de l'Empereur. Cette desobeissance piqua d'autant plus Soto, que Gaitan estoit l'un de ceux qui à Mauvila avoient fait dessein d'abandonner la Floride. Aussi Soto tout en colere vint au milieu de la cour de son logis qui estoit élevé, & d'où il pouvoit estre facilement entendu des soldats qui estoient aux environs. Là il dit que c'estoit une honte que l'on se mutinast tous les jours; & que l'on ne voulust point faire son devoir sous couleur que l'on estoit Tresorier de Sa Majesté. Qu'au reste il ne comprenoit pas ces gens qui desiroient retourner en Espagne, ou au Mexique, n'y pouvant jamais paroistre

qu'en lâches. Qu'on sçauroit que sur le point de se rendre maîtres d'un vaste & fertile pais, ils l'avoient honteusement abandonné. Que comme il ne pouvoit souffrir qu'on leur fist un reproche si injurieux, à cause qu'il retomberoit en partie sur luy, ils ne devoient point aussi penser à quitter la Floride tandis qu'il vivoit, parce qu'il avoit resolu d'y perdre glorieusement la vie, ou de la conquerir toute entiere. Qu'il ne falloit pas non plus que personne sous pretexte de sa charge, s'imaginast s'exempter de faire ce qui luy seroit ordonné, qu'autrement il feroit couper la teste au premier qui n'obeiroit pas. Ces paroles prononcées d'un ton fier & plein de ressentiment, firent rentrer dans leur devoir les mutins, & ceux que l'on avoit peine à faire obeir. Car ils sçavoient que le General estoit exact & severe, & qu'après s'estre ouvertement déclaré, ses menaces estoient à craindre.

## C H A P I T R E X I.

*Ces troupes arriverent à Colima, elles font du sel & passent à Tula.*

**L**Es Espagnols sejournerent six jours à Quiguate, ils en partirent le septième, & a-

près cinq journées de marche en descendant le long du fleuve qui passe à Casquin, ils arrivèrent à la Capitale de la Province de Colima. Le Cacique reçût Soto avec de grands témoignages d'affection ; & cet accueil réjouit nos gens , qui estoient extrêmement touchez de ce qu'on leur avoit dit , que les habitans de Colima empoisonnoient leurs fleches. Ils desespéroient de pouvoir leur resister parce que sans se servir de fleches empoisonnées , ces Barbares avoient déjà trop de force dans les combats. Mais on apprit avec joye qu'ils ne tiroient point de traits empoisonnez , & l'on estima davantage leur amitié , qui pourtant ne dura que fort peu. Car deux jours après l'arrivée des troupes , ils se mutinerent sans raison , & se retirerent dans les bois avec leur Cacique. Ensuite de cette retraite les Espagnols demurerent encore un jour dans la ville de Colima, où lors qu'ils eurent amassé des vivres , ils continuerent leur chemin à travers des campagnes fertiles , & des forests agréables & faciles à passer , & au bout de quatre jours ils arriverent au bord d'un fleuve où l'armée se campa. Après il y eut des soldars qui s'allerent promener sur le bord de l'eau , où ils apperçurent du sable de couleur d'azur. L'un d'eux en prit, il en goustâ & sentit qu'il estoit salé. Il en avertit ses compagnons , &



dit, qu'il croyoit qu'on en pourroit composer du salpêtre, dont il se feroit de fort bonne poudre. Ils ramassèrent donc ce sable dans cette pensée, & tascherent de tirer seulement celuy qui paroïssoit azuré. Comme ils en eurent suffisamment, ils le jetterent dans de l'eau, où après l'avoir lavé, ils le presserent entre leurs mains pour la faire couler; puis ils le firent cuire à grand feu, & il se convertit en un sel un peu jaune, mais tres-propre pour saler. Les Espagnols réjouis de cette nouvelle invention, se rafraîchirent huit jours à Colima, & firent provision de sel. Mais il y en eut qui malgré les prieres qu'on leur faisoit en mangerent tant, qu'il en mourut neuf ou dix d'hydropisie. Ainsi les uns perdirent la vie pour avoir eu du sel en abondance, & les autres pour en avoir manqué dans leur besoin.

Après que nos gens se furent fournis de sel, ils partirent de Colima & marcherent deux jours pour sortir de la contrée qu'ils appellerent la Province de sel. De là ils passerent en celle de Tula. Ils firent trois jours de chemin par un pays dépeuplé; & au quatrième sur le midy, ils camperent dans une tres-agreable plaine à demie lieuë de la Capitale, où le General ne voulut pas aller, parce que les troupes estoient harassées. Mais le lendemain il prit soixante fantassins avec cent chevaux, &

fut reconnoître cette ville, qui est située dans un pays plat entre deux ruisseaux. Les habitans qui ne sçavoient rien de sa venuë, se mirent en armes lors qu'ils le virent, ils sortirent contre luy & furent secondez de plusieurs femmes qui se battirent fort vaillamment. Nos gens rompirent d'abord les ennemis, & les poufferent jusques dans la ville où ils entre-  
rent peste mesle. Le combat alors s'échauffa, car les Indiens & leurs femmes se battirent en desesperes, & monterent tous qu'ils preferoient la mort à la servitude.

Reinoso durant la meslée entra dans une maison, & monta à une chambre haute, il y avoit en un coin cinq Indiennes, auxquelles il fit connoître qu'il ne leur vouloit faire aucun mal. Mais ces femmes qui l'apperçurent seul se jetterent de furie sur luy. Les unes le prient par les bras & par les jambes, quelques-unes par le cou, & mesme par les parties naturelles. Reinoso pour se debarasser s'agite, se remuë avec violence, & frappe si fort du pied, que le plancher qui n'estoit que de roseaux creve. Et comme l'un de ses pieds passe par le trou, il tombe sur le plancher où les Indiennes le traittent cruellement. Toutefois il ne voulut jamais crier au secours, dans la pensée que cela luy seroit honteux qu'on vist que des femmes luy fissent tant de peine.

Comme les Indiennes outrageoient ainsi Reinoso , un autre Espagnol entra dans une chambre au dessous , & parce qu'il ouït du bruit en haut , il regarde & voit une jambe qui passoit par un trou du plancher. Il la prit d'abord pour celle d'un Indien, à cause qu'elle estoit nuë & haussa l'épée pour la couper. Mais dans le doute qu'il n'y eut quelque malheur il appelle deux soldats , ils montent à la chambre , où voyant leur camarade en un estat pitoyable , ils attaquent les Indiennes & les tuent toutes cinq , parce que pas une ne voulut jamais s'empêcher de mordre & de frapper Reinoso. Ainsi ils luy sauverent la vie qu'il auroit bien-tôt perduë , s'il n'eust esté secouru.

Cette année 1591. que je remets au net l'histoire de la Floride, j'apprens que Reinoso vit encore , & qu'il est au Royaume de Leon où il a pris naissance.

Il arriva sur la fin du combat que Paez Capitaine d'une compagnie d'Arbalestriers , fort méchant-homme de cheval , attaqua un Indien qui fuïoit. Il luy porte d'abord un coup de lance , l'Indien pare d'un grand baston , & en décharge un si rude coup sur le visage de Paez , qu'il luy casse toutes les dents , & le laissant tout étourdi sur la place il se retire glorieusement.

Alors comme il se faisoit déjà tard, Soto fit sonner la retraite, & revint au camp, fort surpris du courage des Indiens, & principalement des Indiennes, qui combattirent avec plus d'opiniastreté que les hommes. Il y demeura sur la place plusieurs Barbares; mais du costé de nos gens, il n'y eut que des blesez que l'on ramena au quartier, & dont Soto fut sensiblement fâché.

---

## C H A P I T R E XII.

### *Des habitans de Tula.*

**L**E lendemain du combat, les Espagnols entrèrent dans la Capitale de Tula. Comme ils la trouverent abandonnée, ils s'y logerent, & sur le soir le General envoya de costé & d'autre des cavaliers à la découverte. Ils prirent quelques Indiens qui estoient en sentinelles; mais ils n'en purent tirer aucune réponse, touchant les choses qu'ils leur demandoient, ny les faire marcher, parce qu'ils se jettoient par terre & se laissoient trainer. Desesperant donc de les emmener au camp, ils leur offerent à tous la vie.

Les Espagnols trouverent dans la ville de Tula plusieurs cuirs de vaches passez avec le

poil, & s'en servirent au lieu de couverture de lit. Ils y rencontrèrent aussi des cuirs crus avec de la chair de vache, sans qu'ils ayent vû des vaches, ny découvert d'où les Barbares avoient apporté tant de cuirs.

Les hommes de la Province de Tula, aussi bien que les femmes sont tres-difformes. Ils ont la teste longue & pointuë extraordinairement, & on la leur forme de cette maniere dès le moment de leur naissance, jusqu'à l'âge de neuf à dix ans. Ils ont aussi le visage fort laid, parce qu'ils se le défigurent avec des pointes de caillou, & particulièrement les lèvres qu'ils noircissent après les avoir découpées. Ainsi ils se rendent si épouvantables, qu'on ne les peut presque regarder sans frayeur. Ajoûtez que leur esprit est encore plus mal fait que leur corps.

La quatrième nuit que nos gens estoient à Tula, les Indiens s'en approcherent avant la pointe du jour en grand nombre, & à si petit bruit, que les sentinelles ne les aperçurent que quand ils fondirent sur elles. Ils attaquent d'abord le camp par trois endroits, & entrent avec tant de furie & de promptitude au quartier des arbalestriers, que sans leur donner le temps d'apprester leurs arbalestes, ils les contraignent de se retirer en desordre vers le poste de Gulman. Ce Capitaine sort aussi-tôt, &

charge les Barbares qui se battent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croient que la résistance que fait Gusman leur enleve la victoire.

Les Indiens & les Espagnols se battoient courageusement aux autres endroits, & l'on n'entendoit par tout que des cris. D'ailleurs la confusion estoit si grande, à cause de l'obscurité, que l'on frapoit aussi-tôt sur ceux de son party que sur les autres. Nos gens pour se reconnoistre & ne se point blesser, se donnerent promptement pour mot saint Jacques, & les Indiens Tula.

Ces Barbares pour la pluspart, au lieu de flèches avoient des bâtons de cinq à six pieds, parce que l'Indien qui auparavaut avoit cassé les dents à Paez leur avoit dit ce qu'il avoit fait avec un bâton. Si bien que ses camarades esperans un pareil bonheur, plusieurs s'armerent de bâtons, & en fraperent rudement quelques Espagnols. Juan Baeça l'un des habibardiers de la garde du General en fut surtout mal-traité; car deux Indiens l'ayant pris, l'un luy rompit sa rondache du premier coup de bâton, & l'autre luy en déchargea un tel coup sur le dos qu'il l'étendit à ses pieds, & l'eût assommé sans quelques soldats qui accoururent. Il arriva de cette sorte plusieurs autres accidens, dont les Espagnols se raillerent

depuis, à cause que ce n'estoit que des coups de bâtons.

La Cavalerie que les ennemis craignoient rompit leurs bataillons ; mais ils ne laisserent pas d'opiniastrer le combat. Car quoy que les Cavaliers les perçassent à grands coups de lances, & les missent plusieurs fois en desordre, Ils resisterent avec courage jusqu'au jour ; mais alors ils se retirerent dans un bois proche un ruisseau qui passoit près de la ville. Les Espagnols eurent beaucoup de joye de cette retraite, parce que les Indiens combattoient en desesperes, & ne respiroient que la défaite de leurs ennemis. Le combat finit au lever du Soleil. Ensuite nos gens rentrent dans le camp pour panser les blesez, qui estoient en assez grand nombre, & cependant ils n'avoient perdu que quatre hommes.

### C H A P I T R E X I I I .

*Combat d'un Indien contre quatre Espagnols.*

**A** Prés le combat quelques Espagnols allerent selon leur coustume voir les morts & les blesez, & cependant Gaspard Caro, qui dans la meslée avoit perdu un cheval, monta celuy d'un de ses amis pour aller chercher le  
le

le sien qui s'en estoit fuy par la campagne. Caro retrouva son cheval, & arriva en le chassant devant luy au champ de bataille, où il rencontra quatre fantassins, dont l'un appelle Salazar, voulut faire voir son adresse à piquer, & monta sur le cheval que Caro chassoit. Sur ces entrefaites, Juan de Carrança l'un des quatre fantassins, s'écrie qu'il avoit vû un Indien dans des buissons près d'eux. Les Cavaliers aussi-tôt s'avancerent, l'un d'un costé, & l'autre de l'autre, pour empêcher le Barbare d'échaper. Carrença court au lieu où il l'avoit apperçû, & est suivi de ses compagnons, dont l'un va en diligence après luy, & l'autre doucement, l'Indien qui se voit investi de toutes parts, sort des buissons & court à Carrença avec une hache d'armes qu'il avoit gagnée à l'attaque des Arbalestriers. Cette hache estoit fort bien affilée, & avoit un manche plus d'un demi-brasse de long, L'Indien la prend à deux mains, en décharge un si furieux coup sur la rondache de Carrença qu'il en abbat la moitié, & le blesse tellement au bras qu'il le met hors de combat. Il va ensuite teste baissée à un autre soldat & le traite de la mesme façon que Carrença.

Salazar qui est sur le cheval de Caro, & qui voit ses deux camarades mal-traitez, attaque avec furie l'Indien qui de crainte du



cheval gagne un chesne qui estoit là. Salazar le poursuit, l'approche le plus près qu'il peut, & luy porte inutilement quelques coups d'épées. Mais comme le Barbare apperçoit qu'il ne scauroit s'aider de son arc, à cause des branches, il quitte l'arbre, se met à la gauche du cavalier, & décharge un tel coup de hache sur l'épaule du cheval qu'il la luy fend. Cependant arrive Gonçalo Silvestre qui suivoit à petit pas, dans la pensée que les compagnons battoient aisément l'Indien. Comme il fut proche, le Barbare s'avance fierement droit à luy, & luy décharge un coup de toute sa force, mais Silvestre l'évite avec tant d'adresse que la hache ne fit que couler sur sa rondache: & aussi-tôt il donne à l'Indien un revers de son épée dont le coup le blesse à la poitrine, au visage, au front, & luy coupe le poignet gauche. Alors le Barbare enragé de n'avoir plus qu'une main, se lance sur son ennemi. Silvestre pare de sa rondache, & luy donne un si furieux revers de son épée au dessus des costes, que ne rencontrant ny armes, ny habits, il le coupe en deux: de sorte qu'il tombe mort à ses pieds.

Au mesme temps survint Caro, qui fâché de voir son cheval en l'estat où il estoit, le mène au General, & luy dit tout en colere qu'un Indien, de trois coups de haches, avoit

mis hors de combat trois Espagnols qui se piquoient d'adresse & de courage, & que même il leur eust osté la vie sans Silvestre qui avoit genereusement tué leur ennemi.

Le General & ceux qui l'accompagnoient, admirerent la hardiesse de l'Indien & la valeur de Silvestre ; mais comme Caro s'emportoit trop contre les trois Espagnols ; Soto qui en connoissoit le merite, luy dit que leur malheur estoit un effet de la fortune qui dans la guerre favorisoit tantôt l'un & tantôt l'autre, qu'il ne devoit point être si fort irrité de la blessure de son cheval, parce qu'elle estoit legere. Que du reste il souhaitoit de voir celuy à qui Silvestre avoit osté la vie, & là-dessus il se rendit, avec plusieurs de ses Officiers, au lieu où estoit le corps de l'Indien, dont la valeur le surpris de nouveau, après avoir entendu des blesez les particularitez du combat.

## C H A P I T R E X I V .

*Depart de Tula avec le quartier d'Hiver des troupes en Utiangue.*

**T**Andis que les Espagnols sejournerent à Tula, ils firent diverses courses par la Province & la trouverent fort peuplée. *U*

prirent plusieurs Indiennes & plusieurs Indiens de tout âge , mais ils ne purent ny par force, ny par douceur les emmener. Car lors qu'ils desiroient de les obliger à suivre, ils se jetoient par terre & faisoient seulement connoistre qu'on les laissast, ou qu'on leur otast la vie. Nos gens piquez de cette brutale opinionastreté, tuoient les hommes qui estoient capables de se battre, & relâchoient les femmes & les enfans. Toutefois Juam Serrano emmena une Indienne par adresse ; mais elle estoit tellement farouche que s'il l'avertissoit de son devoir, elle luy jettoit à la teste le pot, les tisons de feu, ou ce qu'elle rencontroit. Elle vouloit qu'on la laissast faire, ou qu'on la tuast, & disoit qu'elle n'estoit pas née pour obeïr : c'est pourquoy son Maistre souffroit qu'elle fit tout à sa fantaisie. Neanmoins elle se sauva, de quoy Serrano fut fort aise.

Au seul nom de Tula, on appaise les enfans qui pleurent ; & l'humeur brutale des habitans de certe Province les fait apprehender de leurs voisins. Lors que les Espagnols sortirent de cette Contrée, ils emmenerent un jeune garçon de neuf à dix ans : & comme dans les villes qu'ils découvrirent depuis, & où ils furent bien recûs, les enfans faisoient de petites compagnies pour se battre les uns

contre les autres, nos gens ordonnoient au jeune Indien de Tula de choisir l'un, ou l'autre des partis. Ceux de sa troupe le prenoient aussi-tost pour leur Capitaine, & au mesme temps il les rangeoit en bataille & attaquoit à grands cris le party contraire auquel il faisoit lâcher le pied quand il venoit à crier Tula. Les Espagnols qui estoient presens luy commandoient ensuite de passer du costé des vaincus, & de charger les victorieux. Il obeissoit, & dès quil commençoit à crier Tula, ses ennemis tournoient le dos: de sorte que de quelque costé qu'il se mist, il emportoit toujours la victoire.

Après que les espagnols eurent demeuré vingt jours à Tula, a cause de leurs blessez, ils en partirent; & au bout de deux journées de chemin ils entrèrent dans la Contrée d'Utiangue en resolution d'y passer l'Hyver qui approchoit. Ils marcherent quatre jours par cette Province, & en trouverent la terre fort bonne, mais mal peuplée, & les habitans hardis: Car sur la route ils ne firent que harceler les Espagnols par des attaques & des alarmes, de demy-lieuë en demy-lieuë. D'abord ils leur tiroient d'assez loin une quantité de flèches, & puis ils fuyoient. Mais comme on se battoit en pleine campagne, les Cavaliers les poursuivoient & les perçoient ai-

sement à coups de lances. Toutefois, sans perdre cœur, dès qu'ils se pouvoient rallier vingt ou vingt cinq seulement, ils revenoient à grands cris fondre sur nos gens qui les chargeoient avec vigueur. Ils se cachoient aussi quelquefois parmy de grandes herbes pour mieux surprendre les Espagnols. Cependant rien ne leur réussissoit, & ils estoient toujours battu. Les troupes arriverent à la Capitale qui porte le nom de la Province, & s'y logerent parce qu'elle estoit abandonnée. Le General dépêcha des Indiens du pays vers les habitans de cette Place, mais ils ne voulurent ny paix, ny alliance avec les Espagnols. Les peuples de la Province d'Utianque sont hardis, fiers, temeraires, & beaucoup mieux faits que ceux de Tula; car ils n'ont ny le visage défiguré, ny la teste monstrueuse.

Lors que Soto & ses Officiers eurent vû qu'il y avoit des vivres dans la ville d'Utianque, qu'elle estoit située dans une plaine fertile, arrosée de part & d'autre d'un ruisseau, avec des pasturages aux environs, & fermée de palissades; ils resolurent d'y prendre leur quartier d'Hyver. Car outre qu'ils estoient déjà à la my-*Octobre* de l'année 1541. ils ne scauroient s'ils rencontreroient ailleurs autant de commodité que dans cette Place. Ainsi ils la fortifierent, & firent provision de bois, de

gros millet, de raisins secs, de pruneaux, & d'autres fruits qu'ils trouverent en abondance. Ils tuerent aussi à la chasse force Lapins, Cerfs, & Chevreuils, dont ils se regalerent & ils n'eussent pas esté mieux en Espagne, ny plus commodément que dans Utianque. Il est vray que l'Hyver y fut rude & qu'il y negea si fort qu'ils demurerent un mois & demy sans pouvoir sortir; mais le bon feu qu'ils faisoient les garantissoit aisément du froid.

Certes, quand je viens à considerer toutes ces commoditez, & l'excellence du terroir de la Floride, je ne puis approuver la conduite des Espagnols, qui ne voulurent pas s'y établir; parce qu'il n'y trouvoient ny or, ny argent. Mais ils ne songerent pas qu'ils ne rencontroient aucun de ces metaux, à cause que les habitans du pays ne se donnent pas la peine de les chercher, & n'en font aucune estime. On assure en effet que des Navires estant peïs sur la coste, & les Indiens ayant trouvé des bourses pleines d'argent, ils emporterent les bourses dans la vûe qu'elles leur pouvoient servir, & laisserent ce qui estoit dedans, parce qu'ils n'en sçavoient pas l'usage.

## C H A P I T R E X V.

*Stratagemme du Cacique d'Utiangue, avec  
la découverte de la Province  
de Naguatex*

**L**E Cacique qui connut que les Espagnols passoient leur quartier d'hyver à Utiangue, prit resolution de les en chasser. Il essaya pour cela d'amuser le General par des gens qu'il luy dépéchoit la nuit, & qui l'assuroient que leur Cacique se rendroit bien-tôt à la ville. Mais sous ce pretexte, ils avoient ordre de reconnoistre les troupes; afin que sur le raport qu'ils en feroient, on deliberaist des moyens de les artaquer en seureté. Les Espagnols qui ne se méfioient point de ces Indiens, leur laissoient voir les chevaux, les armes & la garde qu'on faisoit dans la place. Cependant Soto averti du dessein des Barbares, dit à leurs Envoyez qu'ils n'entraissent plus que de jour dans Utiangue. Mais comme ils s'opiniastrent à y venir de nuit, on crut qu'il leur falloit apprendre à obeir par force, puis qu'à leur égard la douceur paroissoit inutile. C'est pourquoy Barthelemy d'Argote qui avoit l'ordre du General, estant une nuit en sentinelle à la porte de la ville, il tua un de ces Envoyez qui vouloit entrer pour parler aux Officiers. Cette action fut approuvée

de tout le monde, & particulièrement de Soto ; car il donna de grandes loüanges à Argote , qui passa depuis pour un brave soldat ; & les Indiens qui connurent que leur dessein estoit decouvert ne renvoyerent plus vers nos gens.

Durant le quartier d'hyver des troupes à Utiangue , les uns garderent la place , & les autres , lors que les neiges furent fonduës, allerent en party pour prendre des Indiens , à cause qu'on avoit besoin de gens de service. Mais parce qu'après sept ou huit jours de course , ils ne revinrent qu'avec peu de prisonniers ; le General choisit deux cens cinquante hommes , tant de Cavalerie que d'Infanterie , & avança vingt lieuës dans le pays jusqu'à Naguatex , Province fertile & peuplée. Il surprit avant le jour dans cette contrée un village où le Cacique demeuroit. Il y prit un assez grand nombre d'hommes & de femmes , & revint après à Utiangue, où le reste de l'Armée l'attendoit , & commençoit à craindre pour luy , parce qu'il y avoit quatorze jours qu'il estoit parti. Mais son retour dissipa leur crainte , & l'on songea seulement à se réjouir & à partager les prisonniers.





# LIVRE III.

DE LA

# FLORIDE.

Découverte de plusieurs Provinces, avec les  
 aventure des Espagnols dans ces contrées,  
 & leurs préparatifs pour le Mexique.

## CHAPITRE I.

*Entrée des troupes en Naguatex.*

**A** PRES cinq mois de séjour à Utian-  
 gue, le General en partit au com-  
 mencement d'Avril de l'année mille  
 cinq cens quarante-deux; & marcha vers la  
 Capitale de Naguatex, qui porte le nom de la  
 Province. Il fit en sept jours vingt-deux ou  
 vingt-trois lieues pour aller à cette ville, &  
 passa par des terres fort bonnes & fort peu-  
 plées. Il ne luy arriva rien dans la route, si

ce n'est que les Barbares l'attaquerent aux passages des bois & des ruisseaux ; mais ils fuioient au mesme temps qu'on leur faisoit teste. Nos gens se rendirent donc heureusement à Naguatex qu'ils trouverent abandonné, & où ils demeurèrent quinze jours. Cependant ils coururent toute la Province, & prirent les vivres qui leur estoient necessaires, sans que les habitans s'y opposassent que foiblement.

Il y avoit six jours que les Espagnols estoient à Naguatex, lors que le Cacique envoya s'excuser auprès de Soto, de ce qu'il ne l'avoit pas attendu dans cette ville, afin de l'y recevoir avec honneur. Il luy fit encore dire qu'il estoit si honteux de sa couduite, qu'il n'osoit le visiter à present ; mais qu'aulli-tôt qu'il n'auroit plus tant de confusion, il ne manqueroit pas à son devoir. Que cependant il commanderoit à ses vassaux d'obeir exactement à ses ordres, parce qu'il le reconnoissoit pour son Seigneur. Le General répondit qu'il avoit obligation au Cacique, de la grace qu'il luy faisoit ; qu'on le pouvoit asseurer qu'il seroit fort bien reçu, & que l'on auroit beaucoup de joye de le voir. Là-dessus les Envoyez s'en retournerent tres-satisfaits de Soto ; & le lendemain de grand matin il en yint d'autres qui amenerent quatre des prin-

cipaux Indiens , avec plus de cinq cens hommes de service. Ils dirent au General qu'ils luy presentoient des plus considerables personnes de la Province , pour le servir & pour les tenir en ostage , en attendant la venue du Cacique. Soto les remercia de cette faveur , & commanda que l'on ne fist plus d'Indiens prisonniers. Neanmoins le Cacique ne le vint point voir , & l'on crut qu'il n'avoit envoye vers les Espagnols que pour empescher que l'on ne ravageast ses terres , & que l'on ne prist ses sujets. Cependant les principaux Indiens , & tous les autres servirent les troupes avec ardeur , & n'eurent pour vûe que de leur complaire aveuglement. Le General qui connut leur affection s'informa d'eux , aussi bien que des soldats qui alloient en parti, de la contrée de Naguatex , & marcha jusques à une autre Province accompagné de plusieurs autres Indiens , que le Cacique luy envoya avec des vivres.

## C H A P I T R E II.

### *Fuite de Gusman.*

**A**U bout de deux lieux , les Espagnols trouverent à dire Diego Gusman \* brave

\* Carmona l'appelle François.

Cavalier ; mais grand jouëur, qui estoit venu dans la Floride tres-bien équipé de toutes choses. Le General aussi-tost commanda de faire alte, & d'arrester les principaux Indiens, jusques à ce qu'on eust des nouvelles de Gusman. On s'informa donc parmy les Espagnols où pouvoit estre ce Cavalier ; & il se trouva que la veille du jour qu'on le cherchoit, on l'avoit vû au quartier. Que quatre jours auparavant, il avoit jouë aux cartes \* armes & bagage. Que s'estant échaufé au jeu, il avoit perdu une tres-charmante Indienne d'environ dix-huit ans qui luy estoit écheuë, lors qu'on partagea les prisonniers de la Province de Naguaytex. Qu'il avoit payé tout le reste de ce qu'il avoit perdu, mais qu'à l'égard de cette belle il avoit dit à celuy qui l'avoit gagnée que dans quatre ou cinq jours il la luy enverroit. Que cependant il avoit manqué de parole ; & que ny luy ny l'Indienne ne paroissoient plus. Si bien qu'on le soupçonna de s'estre retiré parmy les Barbares à cause de la honte qu'il avoit d'avoir jouë son équipage, & perdu cette jeune fille qu'il aymoit. En effet on ne douta plus de rien, lors qu'on scût que l'Indienne estoit fille du Cacique. C'est pourquoy Soto qui estimoit Gusman, ordonna

---

\* Elles estoient de cuir faite d'autres.

aux principaux Indiens de le faire revenir en diligence. Qu'autrement il croiroit qu'ils l'auroient fait assassiner, & que luy, afin de punir une si noire action, les feroit mourir, & tous leurs gens. Ces pauvres Indiens de peur de perdre la vie, envoyèrent promptement où ils pensoient qu'on apprendroit des nouvelles de Gusman, & leurs messagers qui allèrent & revinrent en un jour, rapporterent qu'il estoit avec le Cacique; & qu'il leur avoit juré qu'il ne retourneroit plus parmy les Espagnols. Là-dessus le General repartit qu'il ne pouvoit ajoûter foy à cela, & qu'asseurement les principaux Indiens l'avoient fait tuer. L'un d'eux alors prit gravement la parole, & dit d'un ton qui ne sentoit point son prisonnier; qu'ils avoient trop de cœur pour mentir. Qu'afin d'estre plus seur de ce qu'on leur avoit rapporté, ils le supplioient de mettre en liberté l'un de leurs compagnons qui alloit vers les Indiens. Qu'ils luy protestoient que son Cavalier se rendroit au camp avec leur camarade, ou qu'il declareroit sa dernière resolution. Qu'il prist seulement la peine de luy faire ordonner par une lettre de revenir, ou de répondre par un billet, & qu'on jugeroit par là, que le Cavalier estoit vivant. Ils ajoûtoient que si leur compagnon ne retournoit de la maniere qu'ils l'asseuroient, les trois au-

tres se soûmettoient à perdre la vie. Mais qu'ils avoient une si haute opinion de la prudence du General, qu'ils estoient persuadez qu'il ne porteroit pas les ressentimens sur d'autres que sur eux, & que mesme il ne consentiroit jamais que trois personnes de qualité mourussent pour un soldat, qui avoit lâchement deserté sans y estre contraint par aucun habitant de la Province. Soto & ses Capitaines convinrent avec l'Indien de tout ce qu'il avoit proposé, & luy commanderent d'aller vers Gusman, & à Gallego, qui estoit amy de ce Cavalier de luy écrire sa pensée, sur le peu de conduite qu'il avoit eu, & de le porter à revenir. Qu'on luy rendroit tout son équipage, & qu'en un mot il ne luy manqueroit jamais rien.

L'Indien partit au mesme temps avec la lettre de Gallego, & l'ordre du General qui prioit le Cacique de luy renvoyer son soldat; ou qu'il protestoit de mettre tout à feu & à sang, & de faire mourir tous les Indiens qui estoient en son pouvoir. Lors que Gusman eust vû ce qu'on luy mandoit, il grifonna son nom avec du charbon, pour faire connoistre qu'il vivoit, & supplia l'envoyé d'assûrer les Espagnols qu'il ne retourneroit plus avec eux. Et aussi-tost le Cacique répondit, que comme Gusman estoit libre de demeurer sur ses ter-

res, il ne le contraignoit pas aussi d'en sortir. Qu'à la consideration de la faveur qu'il luy avoit faite de luy avoir ramené sa fille, il le traiteroit toujours fort civilement; & se conduiroit de la sorte envers les Espagnols, qui s'establiroient dans sa Province. Qu'après tout, Soto ne seroit jamais loué de faire mourir les sujets d'une personne qui recevoit ses gens avec amitié. Que néanmoins il ne luy en diroit pas davantage là-dessus, & qu'il en useroit comme il luy plairoit. Le General qui connut l'opiniastreté de Gusman, & que le Cacique parloit en homme d'honneur, resolut de passer outre, & delivra les principaux Indiens avec les gens de service, lors qu'ils l'eurent tous accompagné jusqu'à une autre Province. Cependant il faut demeurer d'accord, que l'amour & le jeu aveuglent bien les hommes, puis qu'ils les obligent de s'abandonner eux-mêmes à leurs propres ennemis.

---

### C H A P I T R E III.

#### *De la Province de Guacane.*

**N**Os gens marcherent cinq jours au travers de la contrée de Naguatex; & at-

riverent à la Province de Guacane , dont les peuples estoient bien differens de leurs voisins. Ceux de Naguatex estoient doux , civils , & amis des Espagnols ; & les habitans de Guacane , barbares , & leurs ennemis jurez. En effet , au lieu de traiter alliance avec eux , ils témoignerent en toute rencontre qu'ils les haïssoient , & leurs presenterent plusieurs fois bataille. Mais les nostres la refusèrent toujours , parce qu'ils avoient perdu plus de la moitié de leurs chevaux , & qu'ils ne desiroient pas exposer les autres à la furie des ennemis. Aussi pour n'avoir aucune occasion d'en venir à un combat ; ils doublerent leur marche , & traverserent en huit jours la Province de Guacane. On vit dans cette contrée des Croix de bois sur la pluspart des maisons , à cause que ceux de cette Province avoient ouï parler des grandes choses , que Nugnez & ses compagnons avoient faites au nom de Jesus-Christ dans les regions de la Floride , où ils avoient esté tandis qu'ils estoient au pouvoir des Indiens. Neanmoins Nugnez , ny ses camarades ne penetrerent jamais jusques à Guacane , ny en beaucoup d'autres contrées où leur reputation estoit connue. Mais la renommée avoit publié d'une Province à l'autre les miracles qu'ils avoient operez , par la puissance de Dieu en faveur des malades qu'ils



guerissoient avec des signes de croix. Ainsi les habitans de Guacane surpris de ces merveilles, se persuaderent que mettant des croix sur leurs maisons, ils se garantiroient de tout danger. Et par là on peut connoistre la facilité qu'il y a de convertir à la foy les peuples de la Floride, & que l'exemple est plus puissant pour les porter au bien, que la force & la violence.

---

#### C H A P I T R E IV.

##### *Marche des troupes vers la Province d'Anilco.*

**L**E General partit de Guacane, dans le dessein de retourner vers Chucagua, par un chemin différent de celuy qu'il avoit pris, & de faire un tour plus long pour découvrir d'autres Provinces. La vûë qu'il avoit, estoit de s'établir dans la Floride, avant que les maladies & les combats ruinaissent entierement son Armée. Il estoit d'ailleurs fasché de ne tirer aucun fruit de la peine qu'il avoit prise, & prenoit encore chaque jour à faire de nouvelles découvertes. C'est pourquoy il souhaitoit avec passion, que la Floride qui est vaste & fertile, fust habitée par les Espagnols, & principalement par ceux qui l'accompa-

gnoient. Il avoit dans la pensée que s'il mourroit sans commencer un établissement , il ne s'assembleroit de plusieurs années de si braves troupes que les siennes. Ainsi il se repentoit de ne s'estre pas habitué dans la contrée d'Archussi , & desiroit reparer la faute qu'il avoit faite. Mais comme il estoit loin de la mer, & qu'il perdrait du temps à chercher un port, il avoit resolu qu'à son arriv e au Chucagua, il bastiroit une ville sur le bord de ce fleuve. Qu'il feroit deux brigantins, dont il donneroit la conduite à des personnes fideselles , qui descendroient le long du fleuve jusqu'à la mer, afin d'aller avertir les habitans du Mexique, de Cuba, & autres pays que dans la Floride , on avoit découvert de grandes regions abondantes en toutes sortes de choses. Il esperoit que par ce moyen les Espagnols y aborderoient de toutes parts , & ameneroient ce qui estoit necessaire à une habitation. Cela se pouvoit aisément executer sans la mort , qui interrompit de si glorieux desseins.

Le General au sortir de Guacane traversa sept autres contrées pour arriver au Chucagua , & commencer au printemps à s'établir. Mais parce qu'il avançoit à grandes journées , les Espagnols ne s'enquirent point du nom de ces Provinces , dont quatre estoient tres-abondantes en vivres & tres-agréables ;

à cause des vergers & des ruisseaux qu'on y rencontroit. Pour les trois autres, elles n'estoient ny fertiles ny charmantes. Et l'on crut aussi que les guides Indiens avoient conduit les troupes par les lieux les plus mauvais & les moins beaux. Le General fut fort bien reçu par toute cette étendue de pays; de sorte que nos gens passerent tres-heureusement ces Provinces, qui pouvoient au moins avoir six vingts lieues de traverse. Enfin, ils arriverent à la frontiere de la contrée d'Anilco, & firent trente lieues jusques à la Capitale, qui porte le nom de la Province & du Cacique. Elle est sur le bord d'un fleuve plus grand que le Gualdaquivir, & a environ quatre cens bonnes maisons, avec une belle place au milieu. Le logis du Cacique est sur une éminence qui commande à la ville. Ce Seigneur à l'arrivée des troupes estoit devant cette place, à la teste d'un bataillon de quinze cens hommes la fleur de ses sujets. Les Espagnols qui reconnurent la contenance des Indiens, firent alte pour attendre les soldats qui suivoient en queue, & se rangerent promptement en bataille. Cependant Anilco ordonna qu'on fist retirer les femmes, & que chacun sauvast ce qu'il avoit de meilleur. Et au mesme temps nostre armée avance pour donner, mais les Barbares sans tirer une seule fiesche lâchent le

piéd ; les uns entrent dans la ville , & la plupart traversent le fleuve en nacelles & sur des traîneaux , & quelques-uns à la nage ; car ils n'avoient pas dessein de se battre , mais seulement d'arrester l'ennemy pour favoriser ceux qui emportoient leur bien. Nos gens alors qui voient que les Indiens fuient , fondent sur eux , en attrapent quelques-uns sur le bord du fleuve , & prennent dans la ville plusieurs femmes & enfans qui n'avoient pû échaper. Le General envoya après offrir à Anilco la paix avec son amitié , & luy demander l'honneur de ses bonnes graces. Mais il ne voulut rien répondre , & fit seulement signe de la main aux Envoyez qu'ils se retirassent.

Les Espagnols se logerent dans la ville , où ils demurerent quatre jours. Cependant ils se fournirent de nacelles & de traîneaux , & traverserent le fleuve sans qu'ils fussent empêchez par les Indiens ; ensuite ils marcherent quatre jours par des pays dépeuplez , & entrerent dans la contrée de Guachoia.

---

## C H A P I T R E V.

*De Guachoia, de son Cacique & de la  
guerre des Indiens.*

**A** Prés le passage de ce désert , la première habitation que les Espagnols trouve-

rent, ce fut la Capitale de Guachoia. Elle porte le nom de sa Province, & est au bord de Chucagua, située sur deux éminences séparées seulement par un terrain uny, qui sert de place à la ville, composée de trois cens feux, moitié sur l'une de ces colines, & moitié sur l'autre. La maison du Cacique est au plus haut de ces deux éminences. Nos gens surprirent Guachoia, parce que ceux d'Anilco qui avoient guerre avec les habitans de cette ville, ne les avertirent point de la marche des troupes. Le Cacique & ses sujets estonnez à la vûë de l'Armée, & voyant qu'ils ne pouvoient tenir, ils s'enfuirent & se retirèrent vers le Chucagua qu'ils passerent en batteaux avec leurs femmes, leurs enfans, & ce qu'ils avoient de meilleur. Les Espagnols s'emparerent de la ville où ils se logerent, à cause qu'il y avoit quantité de fruit & de gros millet.

Comme j'ay déjà dit que la pluspart des Provinces qu'on a traversées, sont ennemies les unes des autres; je vais rapporter icy de quelle maniere les habitans de ces diverses regions se font la guerre. Les Indiens d'une Province ne se battent pas contre ceux d'une autre par une ambition déreglée de s'emparer de leur pays, ny ne mettent point d'Armée sur pied pour se livrer bataille. Ils se dressent seulement des embuscades les uns aux autres, &

se pillent à la pesche & à la chasse , en un mot, par tout où ils rencontrent leur avantage. Ils se tuent aussi quelquefois & se prennent prisonniers. Mais de ceux qui sont pris , les uns se changent pour d autres, & le reste demeure esclave ; à qui l'on coupe les nerfs du cou de pied de l'une des jambes, afin de les empêcher de fuir. Que si par hazard la guerre s'allume tout à fait , ils font le dégât sur les terres de leurs ennemis , mettent le feu dans les villages , & se retirent. Voilà comme les habitans de la Floride se battent Province contre Province , & deviennent vaillans & hardis , à cause qu'ils sont perpetuellement en guerre, & toujours sous les armes , ou dans l'exercice. Mais parce que la division regne parmy eux , & qu'ordinairement le Cacique d'une contrée est broüillé avec tous ses voisins ; il est certain que la conquête de tous le pays en est plus aisée , & que la discorde où ils s'entretiennent pourra un jour causer leur ruine.

Pour revenir à nos gens , après qu'ils se furent rafraîchis trois jours dans la ville de Guachoia ; Le Cacique qu'on appelloit du nom de sa contrée, ayant appris qu'Anilco avoit refusé de faire la paix avec les Espagnols, il voulut profiter de l'occasion que la fortune luy presentoit de se vanger de son ennemy. Il dépêcha donc vers le General quatre des

principaux de la Province, avec plusieurs gens de service, chargez de fruit & de poisson. Ils supplierent Soto de pardonner à leur Cacique la faute qu'il avoit faite, de ne l'avoir pas attendu à Guachoia, pour l'y recevoir avec honneur. Qu'à present il le reconnoissoit pour son Seigneur; & que s'il obtenoit permission de l'en venir asseurer de bouche, il se rendroit dans quatre jours au quartier.

Soto réjouy de cette nouvelle chargea les envoyez de dire à leur Maître qu'il luy avoit obligation; & que comme il estimoit particulièrement son amitié, il se donnaist la peine de le venir voir quand il luy plairoit, & qu'il seroit bien recû. Les Indiens satisfaits de cette réponse s'en retournerent & le Cacique durant trois jours qu'il différa de se rendre au camp, envoya chaque jour sept ou huit personnes faire compliment au General, pour reconnoistre avec adresse par leur moyen, si les Espagnols ne changeoint point de volonté, & s'il seroit prudemment de les venir voir. Mais comme il scût qu'on en useroit bien, il se rendit au quartier sur le midy accompagné de ses principaux sujets, tous parez de plumes, & fort lestes à la maniere du pays.

## C H A P I T R E V I.

*Vengeance de Guachoia.*

Q Uand le General aprit que Guachoia estoit arrivé dans la ville, & qu'il venoit le trouver, il sortit de sa chambre pour le recevoir à la porte du logis. Là il luy fit compliment, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il passa ensuite avec eux dans une salle, où le Cacique & luy par le moyen des truchemens, s'entretinrent des Provinces voisines, & de tout ce qui pouvoit retarder, ou avancer la conquête du pays. Cependant le Cacique esternua; & aussitost les Indiens de sa suite qui s'estoient rangez contre les murailles de la salle s'inclinerent, & estendirent les bras. Ils témoignèrent encore au Cacique leur respect de plusieurs autres manieres; & dirent tous civilement que le Soleil fust avec luy, l'éclairast, le deffendist, & le conservaist. Les Espagnols admirerent qu'il y eut autant de civilité parmy les Barbares, que parmy les peuples les plus polis, & crurent qu'il y avoit de certaines coustumes qui s'observoient généralement par tout le monde.

Alors comme on s'estoit assez entretenu,



On servit sur table, & le Cacique mangea avec Soto; les Indiens de bout autour d'eux, jusqu'à la fin du repas. Ces Indiens allerent ensuite dîner dans une autre sale, qu'on leur avoit preparée; & sur le soir on donna un appartement au Cacique avec quelques gens pour le servir. Les autres se retirèrent au delà du fleuve, & revinrent faire leur cour à leur Seigneur, & ne manquerent jamais à cela tandis que les Espagnols sejournerent à Guachoia.

Durant ces choses le Cacique qui estoit adroit, dit au General qu'il devoit retourner dans la Province d'Anilco, abondante en toutes sortes de commoditez. Qu'il s'offroit de l'y accompagner avec la pluspart de ses sujets. Que pour faciliter le passage du fleuve qui porte le nom de cette contrée, il promettoit de faire venir plus de quatre-vingts bateaux qui descendroient sept lieues par le Chucagua, jusqu'à l'embouchure de l'Anileo qui entre dans ce fleuve. Qu'après ils remontroient par l'Anilco jusques à la ville du même nom. Qu'en tout il n'y avoit pas plus de vingt lieues; & que tandis que les vaisseaux descendroient, & remontroient, le reste des troupes iroient par terre, & qu'il arriveroient tous ensemble où ils souhairoient. Le General se laissa persuader, à

cause qu'il desiroit sçavoir si la Province d'Anilco luy seroit commode pour le dessein qu'il avoit. Il vouloit d'ailleurs s'establir paisiblement entre cette contrée & celle de Guachoia, dans la creance que cet endroit luy seroit favorable, pour attendre des nouvelles du Mexique, où il avoit resolu d'envoyer. Mais Guachoia avoit des vûes toutes particulières, & que l'on ne sçavoit point. Il pretendoit qu'à la faveur des Espagnols, il se vengeroit du Cacique Anilco, qui dans toutes les rencontres avoit remporté l'avantage sur luy. De sorte que lors qu'il eut engagé le **General**, à retourner dans la Province d'Anilco, il fit amener tous les batteaux qu'il avoit promis; & alors Sotø ordonna à Gusman de s'embarquer luy, & sa compagnie avec quatre mille Indiens, & plusieurs rameurs armez d'ares & de flèches. Ce **Capitaine** entra donc dans les batteaux avec toutes ces troupes, & descendit le long du fleuve. Aussi-tost le **General** avec tous les autres Espagnols, & Guachoia avec deux mille de ses sujets marcherent par terre, accompagnez d'un grand nombre d'Indien de service, & arriverent tous au même têmes à la vûe de la ville d'Anilco, où le Cacique n'estoit point alors. Neanmoins les habitans disputerent courageusement le passage de la riviere; mais comme ils

virent qu'il leur estoit impossible de resister d'avantage, ils prirent la fuite, & abandonnerent la place. Les sujets de Guachoia y entrent de furie, pillent, & saccagent le temple, où estoit la sepulture des Seigneurs de la Province, avec les richesses d'Anilco. Dans ce temple estoient les armes & les enseignes, que les sujets d'Anilco avoient gagnées sur leur voisins, & aux portes se voyoient sur des lances les testes des plus considerables vaisaux de Guachoia. Mais les gens de ce Cacique osterent ces testes, & mirent promptement en leur place celles de quelques sujets d'Anilco. Ils reprirent les enseignes, renverserent les cercueils, foulerent au pied les morts, en vengeance des outrages qu'ils en avoient autrefois recûs, & tuerent tout sans espargner âge ny sexe. Mais ils exercerent principalement leur rage sur les enfans à la mamelle, & sur les vieillards. Ils arrachoit d'abord à ceux-cy leurs habits, & leur ostoit la vie à coups de traits, qu'ils leur tiroient d'ordinaire aux parties qui font la difference du sexe. Pour les enfans, ils les jettoient par la jambe en l'air, & les tuoient à coups de fleches avant qu'ils retombassent à terre.

## C H A P I T R E VII.

*Retour du General à la ville de Guachoia ,  
avec ses preparatifs pour le Mexique.*

**S**Oto averty des cruautez que faisoient les gens de Guachoia , en fut extrêmement irrité; parce que le dessein qu'il avoit de retourner dans la Province d'Anilco , étoit fort contraire à cette barbarie. Afin donc d'arrester le desordre, il fit promptement sonner la retraite, blâsphema le Cacique de tout le malheur , & commanda aux truchemens de publier que sur peine de la vie aucun ne mist le feu , & ne maltraitast d'avantage les sujets du Cacique Anilco. Neanmoins, parce que le General craignit que les vassaux de Guachoia n'executassent en cachette tout ce que la rage leur inspireroit ; Il sortit de la ville d'Anilco , & prit sa marche vers la fleuve , avec ordre aux Espagnols de faire avancer en diligence les gens de Guachoia , de crainte qu'ils ne s'amussent derriere , & ne fissent main-basse sur leurs ennemis. Comme il fut au fleuve , il s'embarqua avec toutes les troupes pour la ville de Guachoia. Mais à peine eut-on fait un quart de lieue , que l'on apperceut la place d'Anilco

en feu ; car les Barbares qui ne l'avoient osé brusler, après les défenses du General, avoient mis malicieusement de la braise aux coins des maisons qui n'estoient que de paille ; de sorte qu'au moindre soufflé de vent le feu y prit, & en un moment tout fut embrasé. Le General voulut rebrousser chemin, pour empêcher que la ville ne fust toute consumée. Mais lors quil vit que les Indiens des environs y accouroient, il continua sa route, & se rendit à Guachoia, où il se déchargea de tout le soin des troupes sur les Capitaines, pour s'appliquer tout à fait à ses desseins. Il commanda donc de couper du bois propre pour des vaisseaux, d'amasser des cordages, de la gomme, & des ferrures, afin de construire des brigantins. Mais comme il esperoit que Dieu luy feroit la grace de le conserver, jusques à ce qu'il eust accompli ce qu'il souhaitoit, il avoit déjà jetté les yeux sur des Officiers & des Soldats, en qui il se confioit d'avantage pour leur donner la conduite des vaisseaux qu'il devoit envoyer au Mexique. Il avoit aussi arresté, qu'après le départ des brigantins, il passeroit avec les batteaux du Cacique Guachoia, de l'autre costé du fleuve dans la contrée de Quigualtanqui. Il sçavoit par le moyen de ses coureurs, que cette Province estoit fertile & peuplée ; & que la capitale

qui avoit quelque cinq cens maisons n'estoit pas fort loin du Camp. Il avoit déjà dépêché vers le Cacique, qui tenoit la cour dans cette ville, qui portoit le nom de la Province & de son Seigneur. Mais ce Cacique avoit répondu insolamment aux envoyez qui luy demandoient la paix, que bien-tost il extermineroit tous les Espagnols. Que c'estoient des brigands & des vagabonds. Qu'ils les feroit pendre aux plus hauts arbres pour estre la proye des oiseaux. Et qu'il avoit juré par le Soleil, & par la Lune ses divinitez, de ne contracter jamais alliance avec une nation si detestable. Soto qui estoit sage fit parler avec honnesteté à ce Barbare; de sorte qu'il l'obligea de changer de langage & de sentiment. Toutefois Soto estant averty, que toutes les apparences d'amitié de ce Cacique estoient trompeuses; & qu'il conspiroit avec les Seigneurs des Provinces voisines contre les Espagnols; il se tenoit sur ses gardes dans l'esperance de chastier un jour cette trahison. Car il commandoit encore plus de six cens hommes, tant de Cavallerie que d'Infanterie. Il avoit resolu de les mener dans la ville de Quingualtanqui, & d'y demeurer le reste de l'Esté & l'Hyver prochain, jusqu'à ce qu'il eust recû le secours qu'il attendoit de Mexique, & qu'on luy pouvoit aisément en-

voyer en montant par le Chucagua , capable de porter tous les vaisseaux qui auroient voulu venir.

---

## C H A P I T R E VIII.

### *Mort de Soto.*

**L**ors que Soto ne songeoit plus qu'aux moyens de s'établir , & de tirer quelque fruit de les travaux, il fut attaqué le vingtième de Juin de l'année mil cinq cens quarante-deux d'une fièvre qui d'abord parut peu de chose , mais qui s'augmenta si fort qu'il la jugea luy-même mortelle. Il commença donc dès le troisième jour de son mal à se resigner entierement à la volonté de Dieu ; il fit son testament & se confessa avec beaucoup de devotion & de douleur de ses pechez. Ensuite il eut soin qu'on appellast ses Officiers , & comme il eut nommé en leur presence pour General Louïs de Moscoso d'Alvarado , il leur ordonna de la part de l'Empereur d'obéir à celuy qu'il avoit choisi , afin de leur commander jusques à ce que la Majesté leur envoyast un ordre contraire. Là-dessus il prit leur serment selon les formes , & ajouta que Moscoso possedoit les qualitez d'un grand

Capitaine. Après il commanda de faire venir trois à trois les soldats qu'il estimoit davantage, & les autres trente à trente. Il leur recommanda de travailler autant qu'ils pourroient à la conversion des infidelles, & de soutenir l'honneur de la Couronne d'Espagne, & sur tout de conserver la paix entre eux. Au moment qu'il achevoit ses paroles, il les embrassa & leur dit adieu avec beaucoup de ressentiment de son costé & de larmes de leur part. Il passa cinq jours à les entretenir ainsi les uns les autres; & au septième qu'il rendit l'esprit, il se mit à invoquer la Vierge, & à la prier d'interceder en sa faveur auprès de son Fils. Soto mourut âgé de quarante-deux ans, après avoir consumé à la conquête de la Floride plus de cent mille ducats. Il avoit pris naissance à Villa Nueva de Barca-Rotta, & estoit d'une famille fort noble. Il avoit la taille un peu au dessus de la mediocre, le visage riant & tant soit peu bazané. Du reste très-bon homme de cheval. Heureux dans ses entreprises, si la mort n'eust rompu le cours de ses desseins. Vigilant, adroit, qui aymoit la gloire. Patient dans la peine. Severe à châtier les fautes contre la discipline; mais facile à pardonner les autres. Charitable & liberal envers les soldats. Brave & hardy autant qu'aucun Capitaine qui soit entré dans le nouveau monde.



Tant de rares qualitez le firent generalement  
regreter de toutes les troupes.

---

## C H A P I T R E IX.

### *Funerailles de Soto.*

Les Espagnols qui aimoient passionné-  
ment Soto, eurent un tres-sensible dé-  
plaisir, de ne luy pouvoir faire d'honorables  
funerailles. Ils consideroient que s'ils l'enter-  
roient avec pompe, les Indiens qui appren-  
droient le lieu de sa sepulture, viendroient  
le deterrer, & feroient à son corps toutes les  
barbaries que la haine leur inspireroit. Ils en  
avoient effectivement ainsi usé envers plu-  
sieurs soldats, & commis sur eux toutes sortes  
d'indignitez. Ils en avoient pendu quelques-  
uns, & mis quelques autres par quartiers aux  
plus hauts arbres. Et vray-semblablement on  
apprehendoit qu'ils ne s'emportassent con-  
tre le General, avec plus de cruauté que con-  
tre les autres, afin d'outrager sensiblement  
les troupes en sa personne. C'est pourquoy  
les Espagnols pour oster la connoissance du  
lieu où il seroit enterré, resolurent de luy ren-  
dre la nuit les derniers devoirs. Ils choisirent  
proche de Guachoa un endroit d'une plaine,

où il y avoit plusieurs fosses que les habitans de cette ville avoient faites pour tirer de la terre, & ils mirent dans l'une de ces fosses le corps de Soto, sur lequel ils répandirent encore plusieurs larmes. Le lendemain pour cacher tout de nouveau le lieu de sa sepulture, & dissimuler leur tristesse, ils firent courir le bruit que le General se portoit mieux. Ils monterent à cheval en réjouissance de ce qu'il avoit recouvert sa santé, & comme en des festes publiques, ils caracolèrent long-temps sur la fosse, pour en oster la connoissance aux Barbares, & leur dérober en quelque sorte le corps de leur Commandant. Ils ordonnerent mesme, afin de mieux réussir dans ce dessein qu'avant leurs courses, après avoir remply toutes les fosses à l'égal de celle du General, on jettast une quantité d'eau dessus, sous pretexte d'empêcher que les chevaux ne fissent de la poudre en courant. Neanmoins malgré toutes ces precautions & ces feintes, les Indiens se douterent de la mort de Soto, & du lieu où il estoit. Car lors qu'ils passaient sur les fosses ils s'arrestoient tout court, & marquoient des yeux l'endroit de la sepulture. Nos gens recommencerent à craindre en faveur du General, & convinrent de le tirer de la fosse, & de luy donner pour tombeau le Chucagua, dont auparavant ils voulurent

ſçavoir la profondeur. Aniaſco, Cardenioſa, & autres \* firent donc un ſoir ſemblant de peſcher pour ſonder ce fleuve, & rapporterent qu'il avoit neuf bralles d'eau au milieu. On reſolut incontinent d'y mettre le corps de Soto, mais parce qu'il n'y avoit point de pierre dans la Province, afin de le faire couler à fonds, on coupa un fort gros chêne, que l'on ſcia & creuſa d'un coſté de la hauteur d'un homme, & la nuit ſuivante Aniaſco & ſes compagnons deterrèrent le General ſans bruit, & le mirent dans le creux du chêne, ſur lequel ils clouèrent un couvercle. Ils le porterent enſuite ſur le fleuve, au lieu qu'ils avoient ſondé, & il alla auſſi-tôt à fond. Carmona & Coles qui racontent cette particularité, ajoutent que quand les Barbares ne virent plus Soto, ils demanderent de ſes nouvelles, & qu'afin de les amuſer on leur répondit, que Dieu l'avoit envoyé querir pour luy commander de grandes choſes, & qu'à ſon retour qui ſeroit dans peu de temps il les devoit courageuſement executer.

---

\* Abbadia, Tinojo, Guſman, Arias.

## C H A P I T R E X.

*Resolution des troupes , après la mort  
de leur General.*

**A** Prés la mort de Soto , pas un de ses Officiers n'eut le courage de poursuivre le dessein qu'il avoit eu de s'establir dans la Floride. C'est pourquoy ils resolurent d'abandonner ce pays , où l'amour & le respect qu'ils portoient à leur General , les avoit tous retenus. Mais les plus blâmables sont ceux qui se devoient opposer à une si lâche resolution , & qui neanmoins l'appuyerent les premiers. En effet Aniasco qui avoit heureusement contribué à la découverte de plusieurs Provinces , & qui estoit obligé par honneur d'achever une conquête si illustre & si utile à toute l'Espagne , s'offrit luy-mesme de mener toutes les troupes au Mexique. Comme il se piquoit d'estre excellent Geographe , il se flatta de les conduire facilement en ce Royaume , & ne songea point aux forests ny aux deserts qu'il falloit passer avant que d'y arriver. Car l'envie qu'il avoit de sortir de la Floride luy rendoit toutes choses aisées. Les autres Espagnols qu'il s'estoit offert de mener

au Mexique, croyoient aussi que rien ne les arresteroit dans leur voyage, parce que la passion qu'ils avoient d'abandonner leur conquête les aveugloit, & qu'ils haïssoient la Floride, à cause qu'ils n'y avoient trouvé, ny or ny argent. Ils estoient d'ailleurs portez à quitter leur entreprise, à cause d'un bruit que les Indiens avoient fait courir; que non loin du lieu où estoit l'Armée, il y avoit d'autres Espagnols qui subjugoient les Provinces qui estoient vers l'Occident. Nos gens qui ajoutoient trop legerement foy à ces bruits, disoient que ces estrangers dont parloient les Barbares estoient des troupes sorties du Mexique, & qu'il falloit les aller joindre pour les favoriser dans leur dessein. Là-dessus ils partirent de Guachoia le quatriéme ou cinquiéme de Juillet, & prirent leur route vers le couchant; resolu de ne se détourner de costé ny d'autre. Ils s'imaginoient que suivant cette ligne, ils arriveroient droit au Mexique, ne considerant pas qu'ils estoient dans des hauteurs différentes. Ils firent à grandes journées plus de cent lieues par de nouvelles Provinces, & ne s'enquirent point du nom ny de la qualité de la terre de ces regions; mais il est certain qu'elles n'estoient pas fertiles ny peuplées, comme les autres pays de la Floride qu'ils avoient auparavant découverts.

## C H A P I T R E X I.

*Superstition des Indiens.*

**J**E quitteray icy un moment le cours de mon histoire , pour rapporter une chose assez remarquable touchant la superstition des Barbares. Lors que les Espagnols sortirent de Guachoia , ils furent suivis d'un Indien de seize à dix-sept ans , fort bien fait de sa personne, comme le sont ordinairement les habitans de cette Province. Les valets du General Moscoso auxquels il s'estoit joint, le voulurent empescher au bout de quelque temps de passer outre , & se mirent mesme en estat de le chasser de leur compagnie. Mais quand ils virent qu'ils ne s'en pouvoient defaire , ils apprehenderent que ce ne fust un espion , & en avertirent leur maître. On fit donc venir cet Indien en presence d'Ortis , qui luy demanda par l'ordre du General , ce qui l'obligeoit à quitter ses parens pour suivre des étrangers. Il répondit qu'ils voyoient un pauvre jeune homme qui avoit esté abandonné dès son enfance , & à qui le pere , ny la mere n'avoient rien laissé. Si bien qu'un des principaux Seigneurs de la Province touché

de pitié l'avoit reçu dans sa maison , & fait élever avec ses enfans. Mais que comme ce genereux bien-faïcteur estoit malade à mourir, on l'avoit choisi pour estre enterré tout en vie avec luy ; parce qu'on disoit qu'il en étoit tellement aymé qu'il devoit l'accompagner en l'autre monde , afin de l'y servir dans ses besoins. Que pour luy il avoüoit , qu'il étoit vraiment obligé à ce Seigneur ; mais non pas jusqu'à souffrir qu'on le mist tout vif avec luy dans son tombeau. Qu'ainsi afin s'eviter une si fâcheuse mort , il avoit suivi les troupes , ayant mieux estre esclave que de mourir si cruellement. Le General & ceux qui estoient presens à ce recit , apprirent que la coûtume de rendre les derniers devoirs aux personnes de qualité s'observoit dans la Floride , comme dans les autres pays du nouveau monde qu'on a découverts. En effet, sous le regne des Incas au Perou, l'on enterroit d'ordinaire avec les Souverains & les grands Seigneurs, la femme & le serviteur qu'ils avoient le plus aymez.

Tous ces peuples croient l'ame immortelle, & un autre monde , où les gens de bien son couronnez de gloire , & recompensez de leurs bonnes actions , & les méchans punis de leurs crimes. Ils appellent le Ciel Hamampacha d'un mot qui signifie le haut monde, &

l'Enfer Ucupacha qui veut dire le bas monde. Pour le Diable, ils le nomment Cupai, avec lequel ils disent que vont les méchans.

---

## CHAPITRE XII.

*Arrivée des Espagnols à Auché, avec la mort de leur guide.*

**J**E reviens où j'en estois de l'histoire. Les Espagnols après une traite de plus de cent lieues, arriverent à la Province d'Auché. Le Cacique de cette contrée les logea, & les reçût avec de grands témoignages d'affection en apparence. Ils se rafraîchirent deux jours dans la Capitale, qui porte le nom de la Province, où lors qu'ils se furent informez de la route qu'ils devoient tenir, ils apprirent qu'à deux journées de cette ville, il y avoit un desert de quatre jours de traversé. Le Cacique leur donna donc des gens de service chargez de gros millet pour six jours, avec un guide auquel il commanda de mener les troupes, jusqu'aux terres habitées par le chemin le plus court. Ils partirent d'Auché avec ces Indiens, & se rendirent heureusement au desert, à travers lequel ils marcherent par une grande route, qui peu à



peu s'étrecit de telle maniere qu'elle se perdit entièrement. Neanmoins ils ne laisserent point d'avancer six jours , sans tenir aucun chemin , parce que l'Indien qui les guidoit leur faisoit accroire qu'il les menoit de la sorte, afin de couper plus court. Mais comme ils virent qu'ils ne sortoient point des bois ; & que depuis trois jours ils ne mangeoient que des herbes & des racines ; ils observoient de près leur guide , & apperçurent qu'il les conduisoit malicieusement , tantôt au Septentrion, tantôt au Couchant, puis au Levant, & quelquefois au Midy. Le General aussi-tôt commanda d'appeller cet Indien , de luy demander ce qui l'avoit obligé d'égarer les Espagnols huit jours durant ; luy qui dans Auché avoit promis de les mettre en quatre jours hors du desert. A cela il répondit d'abord si peu raisonnablement , que Moscoso fâché de voir ses troupes en un si pitoiable estat , le fit lier à un arbre , avec ordre de lâcher sur luy les Lévrieriers d'attache. Comme il vit qu'il alloit estre devoré , il supplia qu'on fust retirer les chiens , & qu'il découvreroit tout ce qu'il avoit tenu caché. On luy accorde sa demande, & il proteste qu'il n'avoit rien fait que par le commandement de son Cacique , qui luy avoit dit que n'ayant pas assez de forces pour combattre ouvertement les Espagnols , il a-

voit déterminé de les défaire par adresse. Que pour reüssir en cette entreprise , il l'avoit choisi ; & luy avoit ordonné de les égarer tellement , qu'ils mourussent tous de faim dans les bois. Que s'il en venoit à bout , il luy avoit promis de grandes recompenses ; sinon qu'il devoit s'asseurer de perdre cruellement la vie. Qu'il s'estoit donc vû contraint d'obeir à son Cacique , & de faire ce qu'eux-mesmes executeroient en pareil rencontre. Qu'ainsi sa faute estoit excusable ; mais qu'elle seroit encore bien plus digne de pardon , s'ils consideroient le peu de soin qu'ils avoient eu de s'informer de leur route. Que d'abord s'il luy en eussent parlé comme ils faisoient maintenant , il leur eust tout avoué , & les eust remis dans le bon chemin. Neanmoins s'ils luy vouloient donner la vie , qu'il les tireroit du desert en peu de temps , & s'il y manquoit , qu'il s'offroit d'endurer toutes sortes de supplices. Le General & ses Officiers indignez de cette trahison , ne reçurent point les excuses , & crurent tous qu'il ne se falloit plus fier en luy. De sorte qu'on détacha les chiens qui le mirent en pieces & le mangerent. Mais incontinent Moscoso & ses Capitaines en furent marris , & se virent plus en peine qu'ils n'avoient encore esté ; parce qu'ils ne sçavoient où trouver un autre guide , ayant alors ren-

